

## Le temps de l'acte L'analyse entre technique et style <sup>1</sup>

P. GUYOMARD

(57) Malgré le retour à Freud, il y aurait une illusion certaine à faire de Lacan le successeur du fondateur de la psychanalyse. Il y a trop de réel en ce champ, comme en d'autres, pour que l'histoire ne soit pas faussée à vouloir tracer trop de généalogies et de filiations. Celle de Lacan à Freud a été plutôt protestée, comme une créance, et conquise comme toute reconnaissance qui s'arrache plus qu'elle ne se reçoit.

A la fin de sa vie, il ne s'en cachait guère, et il n'est pas besoin d'être, par zèle ou souci déplacé de fidélité, plus royaliste que le roi : « L'inconscient donc n'est pas de Freud, il faut bien que je le dise : il est de Lacan. Ça n'empêche pas que le champ, lui, soit freudien. » <sup>2</sup> On ne peut être plus (58) clair. Freud boitait, Lacan le remet sur pied. Boiter n'est pas grave, c'est, on le sait, le pas de la vérité. Encore faut-il boiter juste : et pas à contretemps.

---

1 Postface au livre de Maud MANNONI, *Un savoir qui ne se sait pas – L'expérience analytique*, Paris, Denoël, L'espace analytique, 1985, pp. 139-187. Repris avec l'aimable autorisation des Editions Denoël.

2 J. LACAN, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, p. 10. On pourra préciser cette affirmation avec cette autre, tirée du même texte (p. 9). « Eh bien, je dirai que, jusqu'à un certain point, j'ai remis sur pied ce que Freud a dit. Si j'ai parlé de " retour à Freud ", c'est pour qu'on se convainque d'à quel point c'est boiteux. Et il me semble que l'idée de signifiant explique tout de même comment ça marche. »

Or justement, la question du temps de la cure et de la technique analytique reste un point majeur de discordance entre les pratiques – et les orientations – de l’un et de l’autre. Indépendamment du strict standard du temps de la séance qui a servi de prétexte – et en l’absence de tout débat de fond – à une défiance entraînant la démission de Lacan, puis au refus de sa réinscription<sup>3</sup>, l’abord et la pratique de la cure semblent sur de nombreux points tellement différents qu’ils justifient à eux seuls ce qu’a représenté l’École Freudienne. Mais à ne pas être précisés, ils ne peuvent que maintenir la psychanalyse dans une crise apparemment sans autre objet que des noms propres, où se déroberaient au nom de quoi – et non de qui – ces orientations divergent. Il est tout aussi essentiel de situer les questions en leur lieu, faute de quoi tout devient un enjeu et une affirmation d’identité. Il n’y a aucun intérêt, et aucune justification, à ce que les analystes, autant que faire se peut, entraînent leurs analysants dans des querelles où ils ne deviennent que des enjeux de vérités qui les déterminent d’autant plus qu’ils les ignorent. On peut parfois en dire autant des analystes<sup>4</sup>.

(59) On voudra bien en prendre pour mesure ce à quoi, sans démenti, peut se reconnaître une identité lacanienne. Dans un article paru le 19 avril 1984<sup>5</sup>, sous le titre *The shrinking hour*<sup>6</sup>, Daniel Goleman

---

3 Démission de Lacan de la Société Psychanalytique de Paris, il rejoint en 1953, la Société Française de Psychanalyse (fondée avec D. Lagache, J. Favez-Boutonnier, F. Dolto). Des difficultés surgissent en 1959, lorsque la S.F.P. fait une demande d’affiliation à l’Association Internationale de Psychanalyse. Le *sponsoring committee* exige que Dolto et Lacan ne figurent plus sur la liste des didacticiens. Les membres de la Société se trouvèrent divisés. Ce clivage devait aboutir à la constitution de deux groupes. Les « lacaniens » se retrouvant autour de Lacan lors de la fondation de l’École Freudienne de Paris (1964).

4 Pour préciser ce point, il y a une certaine inconséquence à ce que des Institutions issues de l’École Freudienne se soient lancées dans une répétition de l’expérience de la passe, malgré la conclusion de Lacan : « La passe est un échec. » Non que l’on ne puisse « réussir » où il a échoué, mais parce que cet échec, si on accorde du poids à son dire, affecte l’expérience elle-même et ceux qui y sont « passés ». Autant dire qu’ils ne peuvent s’y reconnaître : « Ce n’était pas lui, elle non plus d’ailleurs », selon la formule consacrée. Que vaut alors une répétition de l’aveugle ? N’y a-t-il pas une étrange négation que les candidats sont chargés d’assumer : réussir – ou échouer – là où les aînés ont échoué ? N’y a-t-il pas une autre voie pour cette question qu’un resserrement un peu plus vif de l’impasse des générations : soit mettre en demeure les enfants de réussir où les parents ont échoué, avec bien entendu, le voeu inconscient du contraire ? Ceci exigerait une reprise de l’enjeu de la passe qui, à notre avis, était ailleurs. Assez autre et dramatiquement au-delà.

5 D. GOLEMAN, « The shrinking “hour” : critics assail “assembly line” therapy », *International Herald Tribune*, avril 19, 1984.

6 L’heure qui rétrécit. Les cinéphiles associeront avec ce film fantastique bien connu *The Shrinking Man* où le héros, réduit à une dimension microscopique qui le fait

analyse, en un survol sans doute trop rapide mais avec une certaine exactitude, l'évolution de la durée de la séance dans la technique analytique. Il rappelle la pratique de Freud, séances d'environ une heure ou cinquante minutes, jamais moins, avec parfois (on se rappellera sa rencontre avec Gustave Mahler) des séances de travail analytique de plusieurs heures à plusieurs jours dans un cadre très souple : son bureau à Vienne aussi bien que de longues marches en forêt ou le hasard d'une rencontre comme celle qu'il fit avec *Katharina*, lors d'une excursion aux monts Tauern dans un refuge à plus de 2.000 mètres, et qu'il relate dans les *Études sur l'hystérie*. Dans son cabinet, les rendez-vous étaient donnés d'heure en heure.

Après avoir relevé les divergences somme toute minimes sur ce standard, il en vient à la pratique lacanienne. Il se réfère à certains auteurs américains, commentateurs des *Écrits*, et à la réalité bien connue – comment la désigner autrement? –, de la pratique qui n'a d'ailleurs pas toujours été uniforme, de Lacan et de lacaniens, qu'il décrit ainsi : « Lacan (60) échelonnait ses rendez-vous pour qu'il y ait toujours trois ou quatre patients dans la salle d'attente. La longueur des séances allait de cinq minutes à une heure ou plus, si cela semblait en valoir la peine, bien que la plupart durassent moins de vingt minutes. »<sup>7</sup> Chacun appréciera cette description qui ne me semble en tout cas pas au-dessous de la vérité. Mon intention n'est pas de donner une sorte de cliché exact d'une technique qui s'est elle aussi standardisée jusqu'à produire ses standards, mais davantage de mesurer la portée de l'adjectif « lacanien » en ce cas.

Le même article fonde, ou tente de fonder dans la brièveté de son argumentation, il faudrait dire réfère, la pratique de Lacan aux thèses qui la soutiennent. Or il n'est pas sûr que la théorie implique une seule technique, et principalement sous cet aspect à la limite de la caricature. Davantage, on admettra que la technique, surtout si on la rapporte à une conduite de la cure et à une anticipation de sa fin, est porteuse de normes et pour tout dire d'idéaux. Faute d'une détermination de la fin de la cure qui fonderait *a priori* la technique en fonction de ses « objets », l'inconscient et le désir de l'analyste restent déterminants. Question qu'on n'élimine pas en les formalisant, ce serait supprimer la dimension

---

disparaître aux yeux des siens, surmonte le sentiment de son propre néant en contemplant le ciel étoilé au-dessus de sa tête. Il y rencontre Dieu dans l'infini des mondes célestes, n'étant plus lui-même pour les humains qu'une étoile pâissante et bientôt invisible : une poussière d'étoile.

7 Voici l'original que j'ai moi-même traduit : « Lacan would schedule patients so that there were always three or four in the waiting-room, and sessions varied in length from five minutes to an hour or more if it seemed merited, although most were under twenty minutes. »

de la vérité et le désir de l'Autre.

Pour la vérité, c'est le ressort de l'action freudienne. C'est aussi ce qui lie le psychanalyste au concept de l'inconscient. Il se ferme s'il ne « porte plus la parole », « parce qu'il sait déjà ou croit savoir ce qu'elle a à dire »<sup>8</sup>. Pas de vérité sans parole vraie, c'est la raison des effets des interprétations de Freud : « La réponse qu'il donnait au sujet était la vraie parole où il se fondait lui-même et ( ... ) pour unir deux sujets en sa vérité, la parole exige d'être une vraie parole pour l'un comme pour l'autre. »<sup>9</sup> Quant à l'inconscient, il reste un champ auquel la technique ne peut que se subordonner, (61)il « ne fait pas semblant ». « Le désir de l'Autre n'est pas un vouloir à la manque. »<sup>10</sup>

Si la technique analytique est une technique de la vérité, « savoir-faire avec la vérité », écrira Lacan du savoir de l'analyste, elle n'est pas une fin en soi. On peut questionner la vérité de la technique quand elle se transforme en norme. Il ne semble pas, et c'est assez logique, que Freud et Lacan s'ordonnent aux mêmes fins, bien que les mêmes impossibilités les parcourent. On tentera d'éclairer cette différence, soucieux, ici comme ailleurs, de maintenir l'analyse, celle qui se fait, dans la voie de son avancée qui n'est pas inconditionnelle ; il n'y a pas d'absolu analytique et, on le sait, « rien ne sert d'ahaner à la rame quand le navire est sur le sable ».

### **Le temps de la séance**

Freud excluait le temps de la séance des variations possibles de la technique. « En ce qui concerne le temps, j'estime qu'il convient absolument de fixer une heure déterminée. Chacun de mes malades se voit attribuer une heure disponible de ma journée de travail. »<sup>11</sup> La variation ne joue pas sur cette durée à l'intérieur de la cure. Le seul temps variable, indéterminé, est celui de la durée de l'analyse ou du nombre de séances : six séances par semaine et quelquefois trois<sup>12</sup>. Pourtant, il s'interroge sur la technique et ses nécessaires modifications. Avec Ferenczi, il acquiesce à une nécessaire « activité » de l'analyste, en

---

8 J. LACAN, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 359.

9 Ibidem.

10 J. LACAN, *Scilicet*, 2/3, p. 29.

11 S. FREUD, « Le début du traitement », in *La technique psychanalytique*, P.U.F., p. 84.

12 Ibidem, p. 85 : « Je consacre à chacun de mes patients environ six séances par semaine. Pour les cas légers ou pour ceux dont le traitement est déjà avancé, trois heures par semaine suffisent. »

1918. Il sera plus critique en 1938. Il n'y oppose pas l'interdit, mais la frustration ou abstinence qui peut contrarier la satisfaction substitutive inhérente au symptôme et permettre la nouvelle économie psychique qu'exige le renoncement au symptôme.

(62) Il voit même favorablement de nouvelles techniques – au pluriel –, les appelle et les légitime. « Nous découvrons chaque jour davantage que les diverses formes de maladie traitées par nous ne peuvent être guéries par une seule et même technique. »<sup>13</sup> Celle-ci a en effet été créée « en vue du traitement de l'hystérie et continue à bien s'appliquer à cette affection ». Deux exemples montrent qu'une « nouvelle sorte d'activité » doit entrer en compte : la phobie et la névrose obsessionnelle. Dans la phobie, le modèle hystérique doit être inversé. Impossible d'attendre les associations et les souvenirs pour amener l'analysant à renoncer à la phobie. Il faut au contraire « atténuer » d'abord le symptôme pour disposer ensuite des éléments associatifs. « Dans les cas graves d'actes obsessionnels, une attente passive semble plus contre-indiquée encore. » La cure s'éternise sans apporter de changement, elle tend, sans fin, vers un « processus asymptotique ». « La technique consiste, en pareil cas, à attendre que le traitement lui-même soit devenu compulsion et à se servir de cette contre-compulsion contre la compulsion morbide. »<sup>14</sup>

On ne remarquera aucun usage du temps et une nécessaire adaptation de la technique. Aux impératifs de structure et d'économie de la cure s'ajoutent les facteurs personnels. Freud le confirme et ouvre par ce rappel « Les conseils aux médecins sur le traitement analytique ». Les règles techniques sont celles qui lui conviennent. Lacan ne peut qu'acquiescer et conclut les *Variantes de la cure-type* par sa propre traduction de l'aveu freudien : « Mais je dois dire expressément que cette technique n'a été obtenue que comme étant la seule appropriée à ma personnalité ; je ne me hasarderais pas à contester qu'une personnalité médicale constituée tout autrement pût être amenée à préférer des dispositions autres à l'endroit des recherches et du problème à résoudre. »<sup>15</sup>

(63) Sans s'attarder à ce qu'a de piquant cette référence à la « personnalité », on verra dans cette confiance plus qu'un souci d'honnêteté, l'affirmation de l'indissoluble lien de la technique et de l'inconscient. Aucun standard, aucune norme instaurée dans la formation ne dispensera l'analyste d'avoir à « porter la parole ». Les

---

13 S. FREUD, « Les voies nouvelles de la thérapeutique analytique », in *La technique analytique*, P.U.F., p. 139.

14 Ibidem, p. 140.

15 J. LACAN, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 362.

règles techniques se ramènent à une seule que Freud module et développe tout au long du texte : comment travailler avec son inconscient. Qu'on lise, en effet, la liste des conseils : confiance en la mémoire inconsciente, absence de prise de notes pendant les séances, nécessité pour l'analyste de se laisser surprendre dans la cure où l'esprit scientifique s'exercerait au « détriment du traitement », défiance des effets de suggestion de l'orgueil thérapeutique, nécessité de l'analyse personnelle... ils se ramènent à un seul.

« On devine aisément vers quel but commun tendent toutes ces règles. Elles créent à l'usage du médecin le pendant de la " règle psychanalytique fondamentale " imposée au psychanalysé. »<sup>16</sup> On ne peut être plus clair, l'analyste est soumis à la même contrainte que le patient. La différence, ce dont il s'autorise, réside uniquement dans sa capacité posée en principe « de se servir de son propre inconscient comme d'un instrument ». C'est au fond la seule règle, elle s'oppose à toute capitalisation du savoir analytique. L'exigence de remettre en cause toute la théorie à propos de chaque cas en fait un absolu. Elle ne distingue pas l'analyse et la recherche. Elle soumet l'intérêt de la cure – au sens où Winnicott exige d'un analyste qu'il ait du plaisir à travailler – à la singularité réaffirmée de chaque cas. Elle désavoue en ce sens une technique qui serait un ensemble de recettes, la vraie et seule technique repose sur *l'instrumentalité* de l'inconscient de l'analyste.

Dans ce texte, Freud ne mentionne pas une seule fois la durée de la séance. Elle est en effet hors cause. Elle constitue l'analyse puisqu'elle en fixe la condition de possibilité : celle de l'association libre. Toute amputation du temps semble une coupure du temps associatif. Il paraît difficilement contestable que Freud exclue cette durée des éléments dont il est prêt – jusqu'où ? – à intégrer la singularité aux variantes techniques, à (64) condition qu'ils s'ordonnent au temps mutuel – mais non nécessairement réciproque – de l'association libre comme ouverture de l'inconscient. Le seul temps variable est celui du traitement ; il ne se prive pas d'en jouer – comme Lacan lui en fait grief. Et notamment dans l'analyse de l'Homme aux loups. Mais ceci, nous semble-t-il, était tempéré par un élément que la durée actuelle des cures a fini par presque recouvrir. Quand il soutenait qu'un analyste devait reprendre une analyse personnelle tous les cinq ans, il offrait une vue sans doute moins idéale et absolue de la fin d'une cure qu'aujourd'hui. Il n'y avait nulle contradiction entre la nécessité d'une analyse approfondie qui pouvait s'achever et sa possible – et peut-être nécessaire – reprise. La fin n'était guère idéalisée, mais beaucoup plus la difficulté de maintenir « le

---

16 S. FREUD, « Conseils aux médecins sur le traitement analytique », in *La technique psychanalytique*, P.U.F., p. 66.

travail avec l'inconscient ». Ce qui pouvait valoir une nouvelle tranche. Il savait bien que l'inconscient se fermait, il importait de le réouvrir, et non de s'en débarrasser.

Curieusement, mais ce n'est peut-être pas si curieux que ça, quand il parle de l'heure qu'il consacre à chacun de ses patients, il mentionne, à la ligne suivante, la question de l'argent : toute séance manquée est due. L'un et l'autre, le temps et l'argent, sont constituants de la cure. Invariables, ils font partie de ce qui ne peut être concédé et qu'il évoque en citant ce que le patient peut refuser de dire. Autre versant de la règle d'association : « Lorsqu'on fait une seule concession, tout le travail est voué à l'échec. Imaginons ce qui arriverait si un certain endroit de notre ville venait à être considéré comme un asile inviolable. »<sup>17</sup> Ils sont pour l'analyste et le patient, la garantie de l'exclusion de l'inviolable. Davantage, c'est un élément de l'éthique freudienne. Un arrêt prématuré de la séance serait une rupture du lien associatif, analogue à l'acte de *l'Homme aux rats* se levant du divan avant que Freud ne lise sur son visage : l'horreur d'une jouissance de lui-même ignorée. Elle tend à éviter le passage à l'acte de l'analysant ou de l'analyste.

### **Le style de Lacan**

(65) Il est assez difficile de définir la pratique de Lacan. Elle est rebelle à toute classification et s'est peu pliée à des standards. Outre sa variation au long des années<sup>18</sup>, il n'y a pas de raison unique à l'aspect majeur de son scandale : la pratique des séances courtes. Non qu'on ne puisse trouver dans les *Écrits* des éléments de réponse, mais ils sont pour une part sans commune mesure avec la réalité de la pratique. Il importe en effet de savoir avant tout si le terme de technique, au sens où Freud l'employait, convient ici et si le scandale lacanien relève d'innovations techniques qu'aurait introduites ou apportées Lacan. Une présentation du problème, présentation trop civile et trop académique, se fait dans ce sens, à l'usage des bien-pensants de la psychanalyse, le tout accompagné de vertus pédagogiques.

Pour trancher, je partirai d'une position inverse. Lacan s'est toujours opposé à l'idée de technicité, à la technique dans ce qu'elle comporte justement d'absolu. A trop s'y tenir, elle se réduit à ce qu'elle est : art ou

---

17 S. FREUD, « Le début du traitement », in *La technique psychanalytique*, P.U.F., p. 95.

18 Variation, pour reprendre l'article cité, qui pourra se mesurer notamment au nombre de patients attendant dans la salle d'attente. Pour ceux qui auront le coeur de s'en souvenir. Ce qui n'est, je veux bien en convenir, pas le seul élément d'un jugement, quoique, comme chacun sait, les heures d'une journée ne soient pas extensibles.

artifice, qui se fonde sur l'oubli de tout Autre et instaure un univers d'objets qu'accompagne un cynisme éthique. Il n'y a plus que des procédés dans un monde qu'Heidegger disait marqué de l'oubli de l'être. La vérité devient une chose, or les artifices, qui existent, de la technique analytique ne se justifient que dans la visée d'une fin. Fin, terme et but, de la cure, où l'instrumentalité de l'inconscient est essentielle.

Lacan a réintroduit la dimension de la vérité dans la psychanalyse. Il a pris le risque, dont il importe peu de savoir s'il fut délibéré ou non, tant tout acte dépasse celui qui bien loin de le commettre s'y trouve pris, de réintroduire ainsi des valeurs érigées en absolu. Un pan de son enseignement, par exemple sur l'éloge du polythéisme, les minore. Mais les accents hégéliens de ses écrits, son choix de faire du champ freudien un lieu où se meuvent des entités abstraites (la Vérité, la Parole, le Désir, la Demande), les restaurent et font de celui-ci un nouvel univers de croyance et d'action (66) propice à une cause. Ce qui a son envers immédiat qui est l'envers de la philosophie hégélienne, porteuse d'idéaux étatiques : les concepts deviennent des absolus qui ne se laissent penser que dans la sphère de leur idéalité, fut-elle dialectique, et devant lesquels toute critique est apparemment sans portée, elle n'affecte en rien la sérénité du concept identique à soi. Cliniquement, une telle conception a l'extrême avantage pour reprendre un mot célèbre de hausser chaque drame singulier au niveau de la tragédie grecque où s'affrontent des dieux derrière des héros dérisoires. L'inconvénient est que l'analyste en vient à confondre son propre travail avec celui d'un petit professeur ou d'un ridicule célébrant d'un obtus culte familial.

Quoi qu'il en soit, la psychanalyse a affaire avec la vérité, c'est-à-dire avec une dimension, toute de parole qui excède le champ de la réalité et de l'exactitude. Vérité qui a structure de fiction, qui peut s'affirmer même contre la véracité des faits, qui se distingue du savoir et ne le totalise pas, mais surgit et se situe de l'impossible lieu du sexe et du langage. Elle a la figure absolue d'une déesse qui n'existe pas, et qui est une des figures de l'impossible rapport sexuel. La vérité n'est pas un objet, la chose freudienne parle, on ne peut penser la faire taire qu'en l'assassinant, ou en la fabriquant, ce qui donne l'illusion de la maintenir et de pouvoir en faire le procès.

Si la vérité parle, il n'y a pas de technique de la psychanalyse. L'existence de l'inconscient est une objection de principe à l'univers de la technique. Celle-ci ne met pas en question le sujet. Du moins se fonde-t-elle sur un sujet sûr de son savoir. C'est pourquoi dans le texte introduisant la section des *Écrits* qu'inaugure le *Discours de Rome*, Lacan objecte à une trop grande comparaison entre la psychanalyse et les arts



dont le compagnonnage assurait la transmission. Il préfère affilier la jeunesse de la psychanalyse aux « arts libéraux qui ne pratiquent pas l'arcane »<sup>19</sup>. Mais « si atténuée qu'elle puisse être, la comparaison ne se supporte pas. Au point qu'on pourrait dire que la réalité est faite de l'intolérance à cette comparaison, (67) puisque ce qu'elle exige est une tout autre position du sujet. »<sup>20</sup>

Cette position du sujet est un autre nom du sujet divisé, par exemple entre savoir et vérité, qu'exige l'inconscient. On se tromperait cependant en positivant ce refus de l'arcane – soit de l'ensemble des secrets techniques et des procédés par lesquels se protège une caste. Secrets de maîtres, secrets techniques justement qui n'étaient délivrés aux apprentis qu'au fur et à mesure de leur apprentissage selon des usages et des rites dont la franc-maçonnerie est une des expressions. A cette caste des psychanalystes qu'il a ridiculisée, Lacan n'a pas opposé une croyance en une transmission intégrale, sans mystère, sans secret et sans inconscient. Il a surtout montré que ces notables dissimulaient sous le silence de leurs béatitudes une réelle ignorance et parfois une tout aussi réelle incapacité.

Il n'y oppose pas le mathème, qui serait l'envers de l'occulte. Si l'artisan ne met pas en question le sujet, le mathématicien non plus puisque la science forclôt le sujet. Lacan oppose à la réelle ignorance ou à la positivité du non-savoir, ou du savoir, la passion de l'ignorance. Passion de l'être, voie où l'être se forme, elle impose à l'analyste de voir dans son savoir « le symptôme de son ignorance ». Elle est le nom de la résistance, qui est celle de l'analyste, à laquelle Lacan donnera cet autre nom du « je n'en veux rien savoir ». En parfait accord avec Freud, sur cela, il rappellera au début du Séminaire XX qu'il part de là, de son *je n'en veux rien savoir*. C'est un autre nom du sujet de l'inconscient et du rapport nécessairement clivé de la parole, d'une parole enseignante, à l'inconscient.

Il n'y a pas pour Lacan de technique analytique, il y a une pratique de l'analyse. Et justement parce qu'elle n'est pas une science<sup>21</sup>. Mais cette pratique impose un autre terme dont la paternité est éminemment lacanienne : un style. La technique laisse la place au style<sup>22</sup>. Le style

---

19 J. LACAN, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 233.

20 Ibidem.

21 J. LACAN, *Scilicet*, 6/7, Seuil, « la psychanalyse n'est pas une science, c'est une pratique », p. 53.

22 Dans le *Séminaire XI*, Lacan aborde la théorie du transfert en récusant la notion selon laquelle toute théorie du transfert serait une défense de l'analyste. « J'en montre, écrit-il page 145, exactement l'autre face en vous disant que c'est le désir de

de(68)l'analyste est le concept du rapport de l'analyste à sa pratique et, par voie de conséquence, à l'inconscient. C'est un des points où se mesure le plus que le retour à Freud n'est pas une répétition, mais un mouvement qui ne s'effectue qu'à partir d'un style déjà constitué. Ce style n'est pas seulement original, propre, il est autre, il affirme autre chose. C'est la marque du sujet en tant que sujet du désir, ce qu'il a d'irremplaçable.

Le style de Lacan est devenu de moins en moins dissociable de sa pratique. L'un et l'autre, l'écrit et sa place dans l'analyse ont pour une large part tendu à se confondre. Cette marque à quoi il n'y a pas lieu de refuser le nom de symptôme, au sens où Lacan l'utilise dans les dernières années de son séminaire en posant qu'à la fin de l'analyse le sujet s'identifie à son symptôme, est devenue un trait distinctif et identificatoire des lacaniens. Une part transmise, pour le meilleur et pour le pire.

Il y aurait pourtant lieu de relire ce que porte ce style. On peut, pour cela, lire Lacan, à la fin de *La psychanalyse et son enseignement* : « Tout retour à Freud qui donne matière à un enseignement digne de ce nom ne se produira que par la voie, par où la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture. Cette voie est la seule formation que nous puissions transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle : un style. »<sup>23</sup> Pas une technique, mais un style dont celle-là ne serait que le ravalement. L'amour de la vérité, qui n'est pas l'amour du savoir, amour où le sujet devient la proie des chiens de ses pensées, exige du style<sup>24</sup>.

(69)Mais il n'y a de style que d'un sujet, homme de la vérité. C'est sa signature, que le nom propre redouble. Qu'il soit absent n'y change rien. Lacan devait signer les articles de *Scilicet*. Il le fit, ajoutant « pour moi c'est malgré ». Malgré, comme il appelait de ses vœux un discours sans

---

l'analyste. » Il ajoute : « La contribution que chacun apporte au ressort du transfert, n'est-ce pas, à part Freud, quelque chose où son désir est Parfaitement lisible ? » Le désir de Lacan, question incontournable, peut se lire en plusieurs points, mais sa théorie du style, justement dans la mesure où c'est l'homme à qui l'on s'adresse, « l'hypocrite lecteur », sur qui l'on transfère qu'il n'en veut rien savoir, est un des points majeurs où il peut s'élucider.

23 J. LACAN, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 458.

24 On notera, contre le démon de l'école, de la transmission et de la formation, que si la seule formation qu'un analyste puisse transmettre est celle d'un style, cette position est rebelle à toute idée d'enseignement : écrire ne s'enseigne pas. En effet, et d'abord pour la bonne raison qu'il faut d'abord choisir entre enseigner et écrire. Ce qui ne veut pas dire non plus que celui qui écrit ne puisse pas donner des enseignements ni même enseigner, mais intransitivement, puisqu'il s'adresse au sujet. Ce que Lacan rappelait en parlant de la passe aux journées de Montpellier : « Il n'y a pas de formation analytique, il n'y a que des formations de l'inconscient. »

parole. Mais sans parole, c'est le réel. Là où la vérité est sans style, le réel se déchaîne comme sur les murs de Babylone, c'est son style à elle.

Lier la pratique au style, Freud et Lacan ont le leur, permet d'éviter de fausses questions, et, je l'espère, de se fixer sur l'essentiel. La force et la séduction de la pratique de Lacan venaient pour une part de l'extraordinaire liberté dont elle témoignait. A la limite de la transgression, intraitable dans la quête d'un absolu innommé, elle semblait à la fois étaler au contraire de Freud, une entière sûreté dans ses actes (fantasme d'un analyste maître de ses interventions) et balayer tout obstacle à une analyse érigée elle aussi en absolu. Lacan s'est reconnu des maîtres, mais on ne peut lire sans ironie les critiques qu'il adresse aux sociétés analytiques. De fait, il y croyait peu et n'en attendait guère plus.

A qui lui aurait demandé à quelles règles doit obéir un analyste, sa réponse la plus évidente aurait été : « Sois analyste et fais ce que tu veux. » Réponse très classique qui définit une fonction par sa propre capacité à s'ériger en norme absolue. Aime et Fais ce que tu voudras – absolu de l'amour – où la vraie morale se moque de la morale – dénonciation du pharisaïsme – ou, pourquoi pas, la vraie psychanalyse se moque de la psychanalyse – ce qui s'applique assez bien à tout un pan de l'attitude de Lacan envers l'I.P.A.<sup>25</sup> Éternelle vérité de qui porte la parole devant tout ce qui est figé et sclérosé, éternelle révolte du désir contre une institution qui s'arroge le monopole d'un label là où l'impuissance à soutenir une pratique dégénère en exercice d'un pouvoir.

### **Le désir de l'analyste**

(70) La formule « *l'analyste ne s'autorise que de lui-même* » obéit à la même logique. Elle n'est absolument pas complexe<sup>26</sup>. Elle ne nie pas la place, voire la nécessité, d'institutions analytiques. Et d'autant moins qu'elle figure dans l'acte de fondation de l'École Freudienne de Paris. Mais elle affirme un préalable : une institution ne peut reconnaître un analyste que s'il s'est déjà fondé, pour l'acte qui l'a fait se mettre à cette place, sur lui-même. Elle ne peut légitimement reconnaître que ce dont la reconnaissance n'équivaut pas à une autorisation. Elle ne peut reconnaître que celui qui ne lui demande rien, au sens lacanien du terme.

---

25 International Psychoanalytical Association.

26 Tout au plus peut-elle donner des complexes.

La maladresse vient de la formule et de son caractère réflexif<sup>27</sup>. Elle célèbre pourtant, de façon tout à fait cohérente, l'absolu du désir, face à toute prétention d'autoriser. La tempérance qui a fait ajouter, plus tard, à Lacan « et de quelques autres », allait de soi. Il n'a jamais voulu dire « est analyste qui veut » au sens de n'importe quoi. Cette auto-autorisation renvoie davantage à l'inconnu d'une « vocation » qu'il faut plus affirmer que standardiser. Le désir de l'analyste, à supposer qu'il soit authentique, ce qui est justement tout le problème, se légitime lui-même. C'est si vrai que la procédure de la passe se déduit de cette position.

Comment, en effet, attendre un témoignage sur le passage de l'analysant à l'analyste et sur « *ce qui donne à un sujet le nerf* » de devenir analyste, si on n'a pas déjà posé que l'acte peut être légitimement posé. C'est parce que l'analyste s'autorise, en effet, de lui-même que, dans l'acte même, une lumière peut être apportée sur lui. Sinon, si l'autorisation venait d'un autre, ou d'autres, le témoignage du passant ne viendrait livrer que l'effet sur lui de ce désir et les liens et prises éventuellement réciproques du désir au désir de l'Autre. Il reste que l'échec de la passe<sup>28</sup> questionne cette formule, (71) puisque, peut-être, elle ne l'aurait pas, faute de sa réussite, avérée. Au contraire, n'est-ce pas justement cet absolu du désir érigé en idéal qui était en soi rebelle à toute reprise institutionnelle ?

Un tel absolu, avec sa part de fascination et d'incontournable vérité, donne une place fondatrice, pivot et support du transfert et moteur de la

---

27 Maladresse qui s'entend mieux en mettant la phrase à la première personne : « Je ne m'autorise que de moi-même. » Ce qui est une absurdité si on y entend l'infatuation narcissique. Mais la question est celle de l'origine de l'acte, origine intransmissible.

28 La passe : procédure institutionnelle proposée par Lacan en 1969, à titre d'expérience, procédure dont il reconnut plus tard l'échec. Le souci de Lacan fut, au départ, celui d'éviter l'arbitraire dans la nomination au titre de psychanalyste. Il voulut confier à un jury la tâche d'éclairer le passage qui permet au psychanalysant de devenir psychanalyste, « c'est-à-dire la passe où se résout une psychanalyse didactique ». Le jury avait recours non seulement au témoignage du didacticien, mais à l'assistance des passeurs. Un passeur était un analyste proposé par un analyste de l'École. Le candidat tirait au sort deux passeurs parmi les personnes proposées, la plupart encore en analyse et considérées par leur analyste comme pouvant porter témoignage. La liste des passeurs était revue tous les ans. Le titre « d'analyste de l'École » s'obtenait du jury d'agrément dont les fonctions se caractérisent : « 1) Promouvoir au sein de l'École les conditions permettant d'assurer le progrès de l'analyse didactique, cruciale dans la théorie. 2) Constituer une communauté d'analystes prêts à argumenter et à soutenir la cohérence des thèses qui règlent leur travail » (Scilicet, 2/3). L'échec de cette procédure institutionnelle vient de ce que l'analyse se trouvait par trop liée à l'institution, avec les effets pervers propres à cette situation. C'est sur le refus de cette procédure institutionnelle, que se fonda, à l'époque, le quatrième groupe.

cure<sup>29</sup>, au désir de l'analyste. Lui, irréductible. Refondé par cet autre aphorisme « *l'analyste ne cède pas sur son désir* ». Il ne se soutient que d'un discours – ou d'un enseignement – qui pour Lacan a eu pendant presque trente ans une fonction « d'analyse ». Il y parlait comme un analysant, peut-être en quête d'un analyste. Mais, érigée en absolu, cette phrase devient aussi absurde et infatuée que le « moi-même » dont l'analyste s'autorise. Rien n'y apparaît plus des impasses de la jouissance, de la relation du désir à la loi et de la question de l'éthique. « Son désir » devient un absolu, aussi vide et pathologique, au sens kantien du terme, que (72)n'importe quel fantasme ou symptôme sur lequel tout sujet est d'autant moins prêt à céder qu'il y trouve son assiette et son identité, la stabilité de son rapport à soi.

Allons plus loin. L'analyse comme pratique, ne se fonde pas tant sur le transfert, qui n'est pas spécifique en son champ, que sur ce qui, à défaut de le contrecarrer, refuse de s'y satisfaire et ne s'en sert que par provision pour l'analyser. A tel point que la résolution du transfert est peut-être plus un critère de fin d'analyse que la disparition d'un symptôme<sup>30</sup>. Le choix entre l'analyse et la suggestion reste entier, il est parfois difficile de savoir si ce qu'on baptise du terme noble d'effet de vérité n'est pas une variante moderniste de la bonne vieille suggestion. Dans cette opération où se joue l'identité de l'analyse, le désir de l'analyste comme fonction a un rôle majeur. Il n'est pas dissociable du désir d'analyser. Qu'est-ce qui peut fonder un tel désir ? Seul un réel

---

29 La formule selon laquelle le désir est le désir de l'Autre s'applique aussi à l'analysant. De là à ce que le désir de l'analyste soit le modèle du désir de l'Autre, il n'y a qu'un pas, vite franchi si celui-ci identifie sa fonction d'occuper la place de l'objet, cause du désir (objet a), à faire désirer. L'analyste doit-il analyser ou faire désirer ? De l'un à l'autre quelque chose se perd : faire désirer, le maître aussi le fait et analyser suppose une autre position.

30 Cela est essentiel et exige sans doute une autre définition du transfert. Freud était là-dessus sans ambiguïté : « Assez souvent le transfert suffit à lui seul à supprimer les symptômes morbides, mais cela temporairement et tant qu'il dure seulement. En pareil cas, le traitement ne peut être qualifié de psychanalyse, il ne s'agit plus que de suggestion. Le nom de psychanalyse ne s'applique qu'aux procédés où l'intensité du transfert est utilisée contre les résistances. C'est alors seulement que l'état morbide ne peut plus exister même lorsque le transfert est liquidé comme du reste sa fonction l'exige. » (*La technique psychanalytique*, PUF, p. 103) Ce texte prophétique a été écrit avant la rechute de *l'Homme aux loups*. L'avenir ne lui a pas donné tort, c'est justement le transfert non analysé à Freud qui lui a sauté à la figure, c'est le cas de le dire, quand le dermatologue lui a dit : « Les cicatrices ne disparaissent jamais. » C'est dans les passes de la transmission de l'analyse un écueil réel. La production des analystes peut s'identifier à la perpétuation du transfert, et donc au contraire de l'analyse ; celle-ci devenant, sans le savoir, un symptôme. On peut mesurer ce qu'a de suggestif en soi toute institution qui se fonde sur l'énoncé selon lequel Freud n'est pas mort ou, bien entendu, Lacan n'est pas mort.

peut le faire, c'est un des éléments de la réponse de Lacan. Ne pas céder sur son désir, c'est pour lui ne pas lâcher son « bout de réel »<sup>31</sup>. Ce qui revient à poser la question du réel en psychanalyse.

(73) Se fonder sur ce réel n'est pas se fonder sur une institution qui relève, elle, d'un tout autre lien social. C'est peut-être en fonder une. Si l'on oublie cette dimension, la formule lacanienne fait de l'analyste un paranoïaque. Ne pas céder sur son désir, le paranoïaque ne fait que ça. Céder est pour lui synonyme d'un effondrement narcissique ou d'une fin du monde, perte de repères et impossibilité de se défendre des intrusions et projections d'un autre persécuteur. Ne pas céder c'est désirer, ce qui est toujours vrai. Mais en un autre sens, Freud a réussi où le paranoïaque échoue, il a cédé, c'est-à-dire analysé ses fantasmes homosexuels et résolu le « complexe paternel » que, selon lui, Schreber n'a pu résoudre. Il a cédé et a résolu son transfert à Fliess qui, lui, n'a cédé sur rien. Aussi, ne pas céder n'est pas injecter dans l'analyse un idéal de résistance, ce qui serait un comble. Mais rappeler que le désir non seulement se fonde sur la loi et le réel, mais est dans son fond réel.

Ce désir, dont il s'est autorisé, n'est assumable que seul. « Seul, comme je l'ai toujours été devant la cause analytique », écrit-il dans l'acte de fondation de l'École Freudienne. Cette solitude, appelée à devenir un idéal, laisse peu de place à l'institution.

### **L'acte et la parole**

Pour revenir à la pratique de Lacan, il me semble qu'elle s'est de plus en plus identifiée à un style. A la frappe, comme il dirait, de son désir beaucoup plus qu'à ce qu'on appelle habituellement une technique. Cela explique le décalage évident, pour ne pas dire la discordance, entre ce que ses écrits disent de sa pratique et ce qu'elle fut. En particulier la question éminemment stylistique des séances courtes ou de la variation de la durée de la séance, ne trouve pas une justification entière dans les textes qui en parlent. Du moins n'imposent-ils pas ce que fut cette pratique et encore moins certains aspects de la pratique post-lacanienne. Pour une raison bien simple, encore qu'elle exige les éclaircissements que je tente ici de lui apporter, qui tient à ce que Lacan introduit, par le style, le désir de l'analyste dans la technique. Tout autrement que Freud : ce n'était pas le (74) même désir et il n'avait pas la même fonction, comme la différence de pratique en est la preuve. Et pour ne rien dire des autres.

On peut s'en convaincre en lisant ces phrases que Ch. Melman

---

31 Bout de réel dont le nom est « il n'y a pas de rapport sexuel ».

consacre à cette question, justement à propos de l'usage de la main dans la cure : « Des analystes parmi les meilleurs ou les plus réfléchis peuvent y céder. Ferenczi, on le sait, n'a pas résisté à cet appel et Lacan non plus quand, à bout d'argument en fin de parcours, il lui est arrivé de frapper. On peut interpréter cette intervention active comme le souci de témoigner que Dieu (ou l'analyste vieillissant) n'est pas si mort que nous le croyons, que sa main ou son poing peuvent encore crever le décor et surgir sur la scène. »<sup>32</sup>

Ce témoignage a le prix de sa vérité<sup>33</sup>, fut-elle tragique. Pour notre propos, il pose la bonne question de l'acte et de l'activité de l'analyste. Qu'est-ce qui peut mieux mesurer le pas entre Freud et Lacan que la distance entre la règle qui pour Freud fait de la suspension de l'acte, la condition de l'association libre et du travail de – et avec – l'inconscient et l'intrusion par Lacan de l'acte dans la scène analytique. Si le désir d'analyser conduisait Freud à pouvoir associer, ce même désir mène Lacan à ne pas céder sur son désir, fût-ce au prix d'actes, et d'actes de coupure du champ associatif : par l'interruption de la séance, soit une scansion de signifiant par un arrêt<sup>34</sup>.

(75) Cependant, il n'est pas évident qu'il faille établir une gradation entre les actes. Les plus frappants ne sont pas forcément ceux où le geste se joint à la parole. Et ce n'est pas à un analyste qu'on peut apprendre que les actes ou les mots blessent et marquent autant que la main, surtout quand l'acte devient l'essence même de la parole. Que peut signifier cette justification de l'acte par la nécessité du témoignage de la vie ? Et encore plus que Dieu ou l'analyste vieillissant n'est pas mort ? Quelle est cette identification impuissante de l'analyste à un fantasme supposé, fantasme supposé tellement fort que l'analyste n'aurait d'autre

---

32 In *Le discours psychanalytique*, n° 11, p. 5.

33 Que n'entendent que ceux qui voudront bien l'entendre, c'est-à-dire ceux qui se demanderont, si c'est le cas, pourquoi ils n'ont rien voulu en savoir !

34 Quand Lacan définit en 1953 la parole en ces termes : « Qu'est-ce que la parole ? Nul concept pourtant ne donne le sens de la parole, pas même le concept dit concept, car elle n'est pas le sens du sens. Mais elle donne au sens son support dans le symbole qu'elle incarne par son acte. C'est donc un acte, et comme tel, supposant un sujet » (*Écrits*, p. 351). Il identifie la parole à un acte. De là à faire d'un acte – qui en soit un – une parole, il n'y a qu'un pas. Et s'il n'y a d'acte que du sujet, et en particulier du sujet de l'inconscient pour les actes manqués, qu'est-ce qui empêche que le sujet se manifeste plus par un acte que par une parole ? Théoriquement rien, sauf ce qui peut régler, tempérer ou introduire une mesure dans le désir de l'analyste. Mais s'il est lui-même un absolu, qu'est-ce qui distingue, pour lui et pour l'analysant, le passage à l'acte et la parole ? Rien, sauf si c'est un analyste ! En effet ; mais n'est-ce pas revenir tautologiquement sur ce qui était en question en le supposant déjà résolu ? Lacan s'est donné la discipline de le soutenir par son séminaire ; exemple, on en conviendra, inimitable.

issue que l'acte pour signifier sa vie ? Quelle est cette exaltation du surgissement sur la scène<sup>35</sup> comme une sorte de vérité enfin dite de la pratique ? N'est-ce pas plutôt l'analyse qui est morte, quand l'analyste en est réduit à crever le décor<sup>36</sup> ? N'y a-t-il pas une énorme mystification, dont le fin mot serait un double désespoir : désespoir devant la parole et devant son pouvoir, désespoir devant l'analyse pour ce qu'elle n'a pas donné – mais que personne ne sait – et qui disparaît, laissant la place à un acte sans parole et à une parole dont on n'attend plus rien ?

Sans doute n'est-il pas excessif d'évoquer ici comment toute oeuvre exclut son propre créateur. Et comment il n'écrit que dans l'après-coup de sa propre mort. La psychanalyse qui est une oeuvre, en étant une pratique, distincte de l'écriture, porte en elle ce même rapport d'exclusion. Lacan a suffisamment écrit sur l'acte analytique et la façon dont il n'opérait qu'à la condition que l'analyste en soit le déchet – formule « scientifique » du héros sacrifié, mais sous le mode d'une exclusion de la jouissance – pour qu'on lui prête dans son acte une révolte contre le prix dont il le payait. Mais ce n'est plus une affaire de technique, encore moins de style, c'est une affaire de vie et de mort. Peut-être y a-t-il eu – qui peut le dire ? – une (76)révolte contre un destin tragique mais on est très loin de la *direction de la cure*. On se trouve dans la question du lien de l'analyste à sa fonction, soit le prix de son désir, ce qui est tout autre chose. Il serait aussi nécessaire, et sans doute fondamental éthiquement pour la psychanalyse qui est née du refus par Freud du pouvoir de l'hypnose, de dire un mot de l'effet de ces actes sur les patients. Faute de quoi le narcissisme analytique, fût-il tragique, n'a plus aucune raison d'avoir de limites. Il y a un certain scandale à inscrire ces actes au compte d'effets, effets analytiques naturellement<sup>37</sup>, dont les analysants n'ont plus qu'à s'arranger. Comme si l'analyse consistait à se mettre en demeure, sans retenue, de subir les effets du désir de l'analyste ? Au bout d'un temps, les analysants ne disent plus rien, surtout s'ils veulent devenir analystes<sup>38</sup>. On sait bien qu'une initiation, car c'est bien ce qui se réintroduit, se doit d'être à la hauteur de sa

---

35 Passage à l'acte en effet.

36 Une image de la mort que montrent *Les Paravents* de Genêt.

37 Comme s'il suffisait que l'effet soit d'un analyste pour qu'il soit analytique !

38 Il ne faut pas s'étonner de la constance du désir de devenir analyste chez les analysants. Il est, pour une large part, de la responsabilité de l'analyse et l'effet d'une pratique : moyen nécessaire de recouvrer par identification un narcissisme autrement éprouvé. Comme si, dans un champ, ce désir scellait au départ pour l'analysant la possibilité de supporter ce qu'autrement il aurait sans doute bien raison de trouver insupportable.



réputation pour être effective. Il y a, surtout par rapport à Freud, un scandale à ce que l'analyse devienne « pratique de masse » et, jouissant de l'extraterritorialité d'un désir qui est à lui-même sa propre fin, traite par pertes et profits l'effet aléatoire de ses actes. Ce n'est plus « je le pensais, Dieu le guérit », mais je l'analysais, Dieu reconnaîtra les siens !

Lacan disait : « *L'analyste a horreur de son acte.* » Plutôt que d'en fustiger « les analystes », terme vague qui désigne les autres à la vindicte et qui exclut celui qui procède ainsi de cet ensemble, il conviendrait de se rappeler que le premier à qui Lacan imputait cette horreur, c'est lui-même. Ainsi pris, le débat prendrait sans doute plus de hauteur et ne se ravalerait pas à des supputations psychologisantes. Lacan l'entendait ainsi. Dans le séminaire du 17 janvier 1968, il commente à nouveau l'aphorisme « *wo es war soll ich werden* » qu'il traduit habituellement par « là où c'était, peut-on dire, là où s'était, voudrions-nous faire qu'on entendît, c'est mon devoir (77) que je devienne à être »<sup>39</sup>. Rappelant que l'analyste est sacrifié à la fin de l'analyse, il en propose cette nouvelle traduction « là où le signifiant agissait, moi qui lance dans le monde cette chose à quoi on pourra s'adresser comme à une raison<sup>40</sup>, moi de ce que j'introduis comme nouvel ordre du monde, je dois devenir le déchet. »<sup>41</sup>

Il reste qu'à poser l'antagonisme de l'analyste à son propre acte et le défi permanent qu'il impose à qui se prête à être le support de son agent, Lacan mettait au jour, ou plutôt à l'ordre du jour, davantage encore que l'impossible, la question de la haine des analystes envers la psychanalyse. Et peut-être avant tout celle de la sienne propre. Haine qui surgit nécessairement de la radicalité du questionnement et que les remarques sur la « gentillesse » de Lacan n'entament absolument pas. Haine nécessairement incluse dans « l'exclusion de jouissance » et la question du sacrifice. Versant lacanien du problème freudien du meurtre du père. On notera que cet abord est posé tout à fait différemment du mode dont l'introduira Winnicott<sup>42</sup>. Il donne un tout autre accent au poids de l'acte analytique et à ces temps où l'acte renforce la parole. Il

---

39 J. LACAN, *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 417-418.

40 Je souligne. A une raison, titre d'un poème de Rimbaud que Lacan cite dans le séminaire sur l'Acte analytique.

41 On se rapportera à l'exclusion de jouissance qui fait du psychanalyste un Saint. L'un et l'autre ont des effets de jouissance mais « *le Saint est le rebut de la jouissance* », *Télévision*, Seuil, 1973, pp. 28-29.

42 A qui on ne peut reprocher de méconnaître la dimension de la haine. On se reportera pour cela à son article sur « La haine dans le contre-transfert » (in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot).

peut n'y être plus question de la parole de l'analysant, mais de la survie de l'analyste. On conviendra également que des paroles ou des silences – prétendus parlants dans des séances longues et régulières – peuvent n'être que remplis de cette haine. L'exigence analytique reste cependant qu'elle soit nommée. Un analyste peut le faire, comme Winnicott le montre excellemment. Mais on ne pourra s'empêcher de penser qu'il importe, en fin de compte, de savoir pour qui l'analyse est faite et, si on me passe cette remarque pragmatique, (78) qui la paye. Faute de quoi les analysants ne viendront que nourrir la jouissance de l'analyste, semblables en cela à l'éternelle théorie des mendiants, pénitents et clercs. La psychanalyse enfermée dans sa propre reproduction ne se heurtera à aucun autre réel que celui de sa propre répétition. L'analysant n'aura plus rien à attendre d'un analyste qui ne voudra plus rien apprendre de lui que l'assurance de sa propre survie : horrible mot de clientèle.

La pratique des séances dites courtes<sup>43</sup> n'est fondée que dans la possibilité de séances longues. Faute de quoi, il n'y a plus ni variation ni scansion, mais un nouveau standard. Elle suppose une étonnante – mais parfois possible – faculté de s'adapter au discours de l'analysant pour l'arrêter au bon moment. Inversement il peut en être de même de l'analysant qui s'adapte lui aussi<sup>44</sup>.

Toute la cure, sa direction repose sur l'analyste<sup>45</sup>. Dans la séance réduite toute parole pèse d'un poids lourd – où est l'association ? – et tout est suspendu à la fin qui devient le moment majeur de la séance. L'analysant attend la coupure et l'analyste de son côté cherche le moment de suspendre<sup>46</sup>. A ce rythme la fin est un soulagement ; pas de

---

43 On ne sait quel terme employer si l'on fait entrer en compte non pas la brièveté, mais l'indétermination de la fin. Lacan (*Écrits*, p. 313) parle de la suspension de la séance, pour désigner la fin comme ce à quoi elle serait suspendue. Pourquoi ne pas utiliser le concept de la séance suspendue ? A moins, plus radicalement, en mettant l'accent sur l'indétermination qui ferait de chaque séance un risque à la mesure de la parole risquée, d'utiliser le terme de séance impromptue. Avec dix patients dans la salle d'attente c'est difficile ! Sauf si l'analyste tient un séminaire.

44 A propos de la suspension, Lacan note : « Nous savons comment il (le Patient) en calcule l'échéance pour l'articuler à ses propres idées, voire à ses échappatoires, comme il l'anticipe en la soupesant à la façon d'une arme, en la guettant comme un abri. » (*Écrits*, p. 313) Dimension agonistique de la fin contre quoi seules l'irrégularité et la surprise peuvent jouer ; autrement court ou long, aucune différence.

45 Qui peut difficilement, dans le fantasme naturellement, être supposé savoir, s'il est supposé suspendre la séance à chaque fois au bon moment.

46 Si on cherche on trouve, et même très vite. Il suffit d'en faire l'expérience. Avec un peu d'esprit de décision on peut vite saisir le moment d'interrompre qui fait

surprise, on (79) peut se demander s'il ne vient pas autant de ce qui a été dit que de ce qu'il ne s'est rien passé. L'angoisse peut surgir de la surprise du temps donné et de la possibilité de parler<sup>47</sup>. Encore faut-il que cela se répète.

### Le temps de la séance

La mise en question de la suspension de la séance introduit aussi la fonction du temps. Quelle relation s'instaure entre l'intemporalité des processus inconscients, l'hors-temps du désir inconscient rappelé par Freud à la dernière page de la *Traumdeutung*, et le temps – historique – du sujet ? Temps scandé, temps de la parole qui donne son titre à la troisième section de « Fonction et champ de la parole et du langage », « le temps du sujet dans la technique psychanalytique ».

Avant d'aborder plus rigoureusement les thèses qui soutiennent, peut-être plus qu'elles ne fondent, cet *usage technique du temps*, d'autres éléments sont à adjoindre. La pratique de Lacan n'était pas, pour bon nombre de ses analysants, dissociable de son enseignement. Les séances courtes – suspendues dirons-nous – étaient prises dans un dispositif où le désir était omniprésent. Il était parfois possible d'avoir une ou plusieurs séances le même jour<sup>48</sup>, de venir tous les jours<sup>49</sup> et à l'urgence répondait, ou tentait de répondre, une présence et une disponibilité souvent réelle. Surtout, une sorte d'échange s'opérait entre le séminaire et l'analyse. Souvent à l'attente d'une parole ou d'une interprétation, plus que d'une réponse, l'analysant était porté à la chercher au séminaire. D'où l'illusion qu'alors Lacan lui parlait personnellement et la fonction interprétative ou analysante du (80) séminaire. Fonction d'autant moins étonnante qu'il se nourrissait de la nécessité, sûrement vitale pour Lacan, de dire en un lieu et devant un analyste représenté par l'assistance, ce qui ne pouvait s'élaborer de ce qu'il entendait qu'à la condition d'être ainsi parlé<sup>50</sup>. D'où des moments de vraie ou fausse

---

toujours écho à quelque chose. La polysémie du signifiant tient ses promesses. Il faut cependant savoir si l'analyse se réduit au jeu de mot ou au gag. Bons moyens d'arrêter. La question de l'analyste risque fort de devenir celle d'une chanteuse célèbre face à l'escalier des Folies-Bergère : « L'ai-je bien descendu ? »... L'escalier, cela va de soi.

47 Il m'est arrivé d'en faire l'expérience.

48 On sait aussi que Lacan se déplaçait, faisait déplacer, donnait des séances dans un taxi ou à sa maison de campagne.

49 Combien de séances se terminaient par « à demain ».

50 Il semble incontestable que plus que l'écriture – ce qui était le cas pour Freud – le séminaire a permis à Lacan d'analyser. Des moments de cure où du réel doit

reconnaissance où l'analysant, c'était parfois vrai, entendait un de ses dire ou un de ses signifiants repris au séminaire. Moments naturellement porteurs d'une part d'hallucination qui ne tenaient qu'au désir d'une parole ailleurs suspendue et peut-être bien manquante <sup>51</sup>. Et aussi au fait élémentaire que la séance suspendue insatisfait autant qu'elle peut souligner et, énigme, oblige à revenir. Elle infinitise la fin, comme le montre très clairement la pratique.

L'analyse avec Lacan impliquait au minimum cet ensemble ; on voit qu'on est très loin d'une question « technique ». Quelle que soit la façon dont on la juge. La technique, en effet, se ravalait aux procédés <sup>52</sup>. Mais la technique freudienne ménageait, sous les aspects de la fixité du temps de la séance, une relative autonomie entre le temps et l'association libre, soit le réel de l'inconscient, et le dire sur l'inconscient. Chaque séance portait en acte la distinction entre cette réalité et les constructions et interprétations. Pour lui, réduire le temps aurait sûrement été réduire l'inconscient, Outre d'autres aspects, que nous soulignerons plus loin, la suspension porte à identifier le dire et l'inconscient.

Quand Ch. Melman écrit que « la technique est la mise en acte de la (81)théorie » <sup>53</sup>, il accomplit la sorte de ravalement dont il est ici question. La formule du transfert – mise en acte de l'inconscient – ne me paraît pas transposable. Le rapport technique-théorie n'a pas à être rigidifié en psychanalyse sous un mode qui n'existe même pas dans la science. On y reconnaît une autonomie de la technique, surtout dans le champ de l'invention. La technique n'est pas une application, elle est aussi une vérification, parfois une expérimentation et même une recherche.

La technique analytique existe, mais son usage devient vite restrictif La leçon de Lacan est celle du style. Le style de l'analyste est ce qui situe sa technique comme support nécessaire de son rapport à l'inconscient.

---

s'inscrire ne peuvent tenir pour un analyste que s'il en réfère à un tiers. Ce peut être un contrôle, mais pas nécessairement ; la fonction en jeu n'est pas celle d'une direction, mais de constitution d'un lieu d'inscription possible à un moment où la dynamique de la cure et le réel qui s'y joue destituent momentanément l'analyste de sa place. Elle ne peut être restituée que par le biais d'un Autre. Ce qui peut être une nécessité !

- 51 Le mécanisme kleinien d'identification projective s'appliquerait tout à fait dans ce cas.
- 52 Le séminaire entier sur *Les Écrits techniques de Freud* (1953-1954), Seuil, Livre I, est destiné à montrer que les impasses et déviations techniques sont imputables à un oubli de la réalité de l'inconscient. C'est lui qu'il importe de restaurer dans son ordre, le reste, pour une part, s'en déduit.
- 53 *Le Discours psychanalytique*, n° 11, p. 4.

Une bonne technique sans vérité est possible, mais pas de style sans parole vraie. C'est évident à considérer le *squiggle* de Winnicott, les modelages de Pankow et les jeux de Melanie Klein. Chacun sait, et surtout ceux qui ont fait un contrôle avec ces analystes ou voulu les imiter, que leur technique est inimitable et quelquefois obturante pour un autre. Un analyste doit trouver son style et l'inventer. Ces procédés n'en sont pas ; ou plutôt ils ne donnent l'impression d'en être que parce qu'on oublie qu'ils sont le style de leurs auteurs. Ils montrent ce qui soutient, pour eux, le rapport à l'inconscient, le transfert et leur possibilité de désirer, c'est-à-dire d'analyser, avec leurs patients. La théorie n'est pas là où on veut la mettre. Ce ne sont pas des applications déduites même si elles ont leur part de vérité et donc leur part de théorie. Mais dire que la technique est la mise en acte de la théorie, c'est mettre la théorie à la place de l'inconscient, le faire disparaître pour lui substituer ce qu'on en sait. La technique, s'il faut garder le terme, est la mise en acte du style de l'analyste. La technique de Freud n'est pas la mise en acte de la théorie, elle est mise en acte de l'inconscient dont il n'identifie pas la réalité à sa théorie. C'est la présence de l'inconscient comme réel dans la cure. Faute de quoi, le réel n'a plus de consistance et l'inconscient n'est plus le discours de l'Autre à quoi l'analyste et l'analysant se rapportent, chacun de sa place, dans un travail qui le met en jeu, mais une théorie dont la cure n'est que l'application.

Lorsque Lacan disait qu'on pouvait attendre d'une analyse qu'elle (82) donne à l'analyste la mesure de ce qu'implique l'existence de l'inconscient, il n'identifiait pas l'inconscient à sa théorie<sup>54</sup>. Il a identifié sa parole au dire de l'inconscient, ce qui est tout autre chose. Son dire n'est pas sa théorie.

Enfin, il faut reprendre la question de la thérapie. Lacan récuse la thérapie ou plutôt la situe, au nom de la psychanalyse didactique<sup>55</sup>. Celle-ci n'est pas tant didactique, ni personnelle d'ailleurs, que pure, psychanalyse pure. En regard, comment situer la question thérapeutique : « Si la psychanalyse a un champ spécifique, le souci thérapeutique y justifie des courts-circuits, voire des tempéraments ; mais s'il est un cas à interdire toute semblable réduction, ce doit être la psychanalyse didactique. »<sup>56</sup> On n'a sans doute pas assez vu le paradoxe

---

54 On retiendra de ses conférences aux États-Unis cet aveu : « Y a-t-il de l'analyse une théorie ? Oui certainement, je ne suis pas sûr que j'en aie la meilleure. » In *Scilicet*, 6/7, p. 54. On pourra y lire que la question n'est pas tant d'être lacanien qu'analyste.

55 « Ne faudrait-il pas plutôt concevoir la psychanalyse didactique comme la forme parfaite dont s'éclairerait la nature de la psychanalyse tout court : d'y apporter une restriction ? » (*Écrits*, p. 231)

de cette position, je me contenterai ici de l'indiquer.

Le souci thérapeutique justifie certes des tempéraments, ce qu'en d'autre champ on appelle des natures ou des dons ou des génies -pourquoi pas -, mais la thérapie ne se réduit pas à cela. La sûreté du désir de guérir, et de son efficacité, que suppose Lacan, impliquait la connaissance du bien : de ce qui peut guérir. Tel n'est pas le cas, sinon dans un champ extra-analytique. Pour le reste, le problème de la guérison a été ainsi posé par Freud : l'analyste n'a pas à s'en soucier ; elle est un effet de l'analyse. Elle est un effet au sens où Freud suppose que la vérité guérit. Le tempérament n'a rien à voir là-dedans, c'est tout autre chose : le réel et son effet dans l'opération analytique. On y ajoutera, ce qu'on a trop tendance à oublier, que si la guérison est en effet problématique puisque le désir de guérir – soulager, ne pas nuire, restaurer une santé perdue ou réparer au sens de rendre ce qui a été perdu – peut se trouver antinomique du désir d'analyser, elle peut être un indice de vérité. Quelle est la vérité de (83)l'analyse si son effet est nul ? Freud aurait-il ajouté crédit à la psychanalyse s'il n'avait pu vérifier par la suppression des symptômes la vérité, par exemple, du retour du refoulé dans le symptôme et de l'amnésie hystérique ?

Il y a, dans la question de la guérison, un élément de réel qu'il est étonnant de vouloir éliminer surtout quand on met en avant la « scientificité » de la psychanalyse. Même si le désir de guérir est en effet porteur de la négation du symptôme dans sa valeur de vérité<sup>57</sup>. On remarque également que du côté du tempérament et du court-circuit, Lacan ne semble pas être en reste. Quant à la psychanalyse pure, c'est, en effet, la didactique, celle qui enseigne et pour ce faire doit être dégagée de toute fin. Pure, ce terme aux accents kantien, indique une analyse qui serait à elle-même sa propre fin. Finalité sans fin, c'est ainsi que Kant qualifie l'oeuvre d'art dans la critique du jugement. Cela pré luderait-il à une esthétique de la psychanalyse ? Winnicott rappelait que le travail de l'analyste s'apparentait à celui de l'artiste. Mais la comparaison avait sa limite : « Je n'aimerais pas, écrivait-il, être l'oeuvre d'art de quelqu'un. »

On voit bien que dans cette pureté émerge le désir d'instaurer l'analyse dans son champ : pur rapport du sujet au langage, pur lien du sujet au signifiant qui ne représente un sujet que pour un signifiant. Mais cette pureté a son prix. Si elle est pure du souci thérapeutique, qui ne peut que ramener au pire, cette pureté sans autre fin qu'elle-même, enferme l'analyse dans son cercle autosuffisant et transcendantal. Elle la

56 *Écrits*, p. 231.

57 Ce que me disait la mère d'une petite fille de trois ans, mutique mais non autiste : « Tout ce que je veux c'est qu'elle parle et qu'on n'en parle plus ! »

suspend, naturellement, au désir du maître qui assure la formation<sup>58</sup>. La pureté est une abstraction si elle oublie le réel : et en particulier le rapport antagoniste de l'analyse à son acte. L'échec de la passe n'est-il pas l'échec de cette pureté, soit l'impossibilité des analystes à accepter l'impureté de l'analyse ? Si la didactique est l'analyse pure, cela ne veut-il pas dire que l'on (84)guérit en devenant analyste ? Le souci thérapeutique ne mériterait-il pas d'être revalorisé ?

### Le temps logique

Évoquant les circonstances qui ont présidé à la rédaction du *Rapport de Rome*<sup>59</sup>, Lacan se refuse à y trouver une excuse aux insuffisances qu'il comporte. « La hâte qu'il en a reçue » lui donne sa forme et son sens. Cette fonction de la hâte avait déjà été imposée dans l'étude d'un sophisme<sup>60</sup>. Hâte née d'une « précipitation logique où la vérité trouve sa condition indépassable ». « Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre un dépassement dans la parole. »<sup>61</sup>

Le sophisme des trois prisonniers qui doivent découvrir la couleur du disque accroché dans leur dos pour obtenir la liberté<sup>62</sup>, lie la certitude, la hâte et la vérité. Il oppose au temps historique, au temps de la durée et au temps de la remémoration un temps logique. La remémoration, comme le montre excellemment l'analyse de l'Homme aux loups, a une limite. Comme a également une limite le flux associatif de l'association libre. L'analyse n'est pas sans scansion, sans temps fort et faible, elle n'est pas pur récit ou retrouvaille d'une mémoire.

Elle a un enjeu, qu'on peut appeler la vérité, et qui peut aussi être le réel. Enjeu, parfois grave, qui oriente le dire et en exclut le simple (85)bavardage comme l'association sans fin<sup>63</sup>. Une cure s'oriente nécessairement dans ce qu'elle peut établir – et doit établir – vers une

---

58 « La formation du candidat ne saurait s'achever sans l'action du maître ou des maîtres qui le forment à ce non-savoir ; faute de quoi il ne sera jamais qu'un robot d'analyste. » (*Écrits*, p. 359)

59 « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », (Congrès de Rome, 1953), paru in *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 229-236 et pp. 237-322.

60 « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », 1945, paru in *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 197-213.

61 *Écrits*, p. 241.

62 Les dimensions de cette étude ne me permettent pas de rappeler le sophisme dans son entier. Le lecteur se rapportera au texte de Lacan où l'enjeu est la liberté. Il est aussi connu sous une autre forme où l'enjeu est la vie, ceux qui ne trouveront pas sont promis à la mort.

conclusion qui réponde à la nécessité, même fragmentaire, d'une certitude et d'un jugement <sup>64</sup>.

Certitude de l'analysant et de l'analyste, mais surtout de l'analysant, et corrélative de la nécessité de l'interprétation. Ce n'est qu'un aspect de la cure puisque la reconnaissance est souvent aussi importante que l'interprétation, et que si la vérité est un procès, cela comporte qu'en ce procès elle puisse se fabriquer. Avec les effets que l'on sait. L'amour de la vérité peut devenir destructeur si on oublie qu'elle n'est que mi-dite.

Mais là n'est pas la question. Il s'agit de la certitude du sujet dans l'affirmation de l'inconscient. Affirmation dépendante d'un temps et d'un jugement. L'inconscient n'est connu qu'à être reconnu et n'est constitué qu'à être soutenu et affirmé. L'analyse ne le recueille pas, il le fait exister, il le fait être en le reconnaissant. Il a sa part dans le procès de la cure. L'inconscient et la vérité ne sont pas des choses, ils parlent et leur devenir dans une parole est suspendu à la dialectique de leur reconnaissance.

L'analyste est inclus dans le procès analytique. Le temps de la cure est un temps dialectique, logique en effet, qui ne s'accomplit pas sans jugement. Aussi, comme dans le symptôme, la certitude naît d'un acte – acte ou acte de parole, c'est toujours la même question. « Le sujet ne peut trouver la certitude que dans un acte », écrit Lacan.

Acte de pensée, action politique ou acte de jugement ? Mais si la vérité est soumise au temps logique, elle dépend d'un procès où se conjoignent deux éléments hétérogènes. Le *temps d'ouverture* de l'inconscient, temps de battement, scansion d'ouverture et de fermeture, moment où ça parle avant de se taire. Ce temps est un temps d'irruption sur fond d'atemporalité : celle de l'inconscient. Et le *temps du procès logique* qui comporte pour Lacan (86) trois moments : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Ce second temps se déploie, sous l'urgence et la menace que dramatise le sophisme (la liberté ou la mort), dans la recherche d'une certitude et la nécessité de conclure.

Conclure avant qu'il soit trop tard et que le temps, le moment opportun, soit perdu, peut-être à jamais. Ce temps impose qu'il n'y a pas le temps. Ce n'est pas l'analyse qui manque de temps, elle a tout le temps possible et l'inconscient est hors-temps, mais la vérité. Elle, la vérité, elle n'attend pas, on peut la rater, elle peut manquer, se dérober.

---

63 Cela est une autre question que celle, imposée par Winnicott, du jeu dans l'analyse, de l'espace transitionnel ou imaginaire, ou du jeu du signifiant.

64 « Du sujet de la certitude », 29/1/1964, in le Séminaire livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil.



Trop tard, elle peut être perdue à jamais. C'est une dimension évidente de la cure. Sans parler de la psychanalyse des enfants bien souvent dominée par la crainte du trop tard qui est une des formes de l'impossible, elle est présente dans toute analyse où la répétition ne garantit pas que tout puisse se reprendre, se remémorer et s'élaborer à nouveau. La thèse lacanienne impose une *dimension forclusiv*e de la vérité : qui est le propre de toute action humaine et qui distingue le *trop tard* – le manqué temporel – d u *perdu* – la perte de l'objet du désir. Cette dimension forclusive se situe dans un temps qui n'est pas le temps généreux d'un avenir riche et ouvert, temps métaphorique de fécondité, temps de « la faucille d'or dans le champ des étoiles » ; mais un temps qui passe, un temps qui manque, un temps qui défait autant qu'il peut construire. Temps de l'irréversible, autre figure du réel.

Le temps de la symbolisation, temps d'affirmer – *bejahung* – de dire, se dessine comme le temps du désir, sur l'horizon du temps qui manque. La conclusion, le moment de conclure, prend une autre portée, elle est l'acte d'une symbolisation. Lacan juge en ces termes la position de Freud. Précisant le lien entre le temps logique et l'association qui produit des signifiants, il ajoute : « Pour ce qui est de l'inconscient, Freud réduit tout ce qui vient à portée de son écoute, à la fonction de purs signifiants. C'est à partir de cette réduction que ça opère, et que peut apparaître, dit Freud, un moment de conclure – un moment où il se sent le courage de juger et de conclure. C'est là ce qui fait partie de ce que j'ai appelé son témoignage éthique. »<sup>65</sup>

(87) L'inconscient a un statut éthique, il se soutient d'une affirmation : moment de conclure de Freud sur sa propre analyse. L'analyste entérine la vérité, la certitude de l'analysant dépend pour une part de la sienne. Il ne peut se contenter d'en être le témoin – c'est une position folle. Il participe à un procès qui fera de l'analyse autre chose qu'une vaine répétition mais le lieu d'une symbolisation : « C'est ce qui nous indique que la fonction-temps est ici d'ordre logique, et liée à une mise en forme du réel. »<sup>66</sup> Le désir de l'analysant s'affirme et s'analyse – se constitue dans son interprétation – sur celui de l'analyste.

Le temps logique a souvent été utilisé dans une argumentation pour la technique des séances courtes<sup>67</sup>. Il conjoint cependant des éléments qu'il importe de distinguer : la hâte et l'urgence renvoient autant au désir de l'analyste, qu'à la précipitation de la vérité. Le moment de

---

65 J. LACAN, *Séminaire, livre XI*, 1963-1964, Seuil, p. 40.

66 Ibidem.

67 Et jusqu'à la caricature.

conclure affirme la dimension forclusive de la vérité<sup>68</sup>, mais aussi son devenir en un procès qui n'existe que scandé et où le jugement de l'analyste confirme le statut éthique de l'inconscient. La certitude du sujet ne se trouve que dans un acte qui brise le doute ; certitude de l'analyste et de l'analysant qui constitue un après-coup. Acte qui est aussi bien affirmation – et position – du sujet que d'un jugement. Inversement, et selon une logique déjà soulignée, la seule certitude effective et le seul jugement sont-ils ceux qu'un acte pose ? Fascination de l'acte comme raison des effets.

Quelle pratique déduire de ces thèses ? En un sens aucune. Prenons-en pour preuve l'appui que Lacan trouve dans Freud pour le soutenir. S'y trouvent soutenus : des temps de précipitation dans la cure, la spécificité du temps logique lié à la certitude du sujet distinct du temps associatif, le temps du sujet noué à ce qui doit être assumé, inscrit et reconnu, et l'irréversibilité possible et ponctuelle du moment de conclure. On ne peut en conclure à la nécessité des séances courtes ou ultra courtes. La conclusion n'est pas répétitive, à chaque séance, en une agitation maniaque. Il (88)s'agit de la scansion du temps référé à sa dialectique. Elle impose à la rigueur une variation de la durée de la séance – et à des moments élus ou singuliers. Lacan d'ailleurs, ni dans l'article sur le temps logique, ni dans le séminaire XI, ne mentionne sa pratique. Au contraire, il cite la conclusion de l'Homme aux loups où Freud devant l'immobilité de la cure et l'absence et la non-participation du patient à sa propre cure, en vint à poser un ultimatum<sup>69</sup> dont les effets ont été critiqués d'abord par Freud lui-même et ensuite par Lacan.

En quels termes ? « La fixation anticipée d'un terme, première forme d'intervention active, inaugurée (*proh pudor !*) par Freud lui-même, quelle que soit la sûreté divinatoire (au sens propre du terme), dont puisse faire preuve l'analyste à suivre son exemple, laissera toujours le sujet dans l'aliénation de sa vérité. »<sup>70</sup> La fixation d'un terme à la cure a un effet aliénant : la vérité est déjà là. Le sujet en est exclu et se trouve rétabli dans son « mirage originel en tant qu'il place en nous (l'analyste) sa vérité et qu'en le sanctionnant de notre autorité, nous installons son analyse en une aberration ». <sup>71</sup>

Impossible d'être plus clair. Faut-il transposer ce schéma à la séance

---

68 Liée à la nécessité que la vérité devance l'erreur.

69 Par lequel il s'enlève, en une sorte de pari, toute possibilité de retour : le lion ne bondit qu'une fois !

70 *Écrits*, p. 311.

71 *Écrits*, p. 310.

qui devrait, pour éviter cette aliénation, être elle-même d'une durée variable ? Ce serait une absurdité et pour le coup un sophisme, la vérité, si ce mot doit garder quelque crédit, n'a pas à émerger à chaque séance. Lacan distingue tout à fait le problème de la fixation du terme de la cure de celui de la durée de la séance <sup>72</sup>.

Considérée dans cet axe majeur : quelle est l'incidence subjective de la réglementation professionnelle du temps de la séance ? Ce standard ne va-t-il pas à l'encontre de la fonction réelle du temps dans la technique ? Sujet (89) tabou en effet, qui touche à l'identité du groupe et qui est « le signe de l'existence d'un problème qu'on est d'autant moins disposé à aborder qu'on sent qu'il entraînerait fort loin dans la mise en question de la fonction de l'analyste ». <sup>73</sup>

Du côté de l'analyste comme de l'analysant, c'est le sujet qui est à la fois rappelé et mis en question.

### **Le maître de la vérité**

Quelle est l'argumentation de Lacan ? Elle est tout entière fondée sur l'analyse de l'obsessionnel <sup>74</sup>. La réalité du temps, dans l'échange symbolique qui régit l'acte de parole qu'est une analyse, a une valeur de « réception du produit du travail » <sup>75</sup>. Si le travail ne vaut plus rien, et si le sujet s'évertue dans son aliénation à démontrer à l'analyste une bonne volonté dont il a d'autant moins à faire qu'elle recouvre une autre attente, que vaut alors le temps ? L'obsessionnel, esclave qui s'est dérobé devant le risque de la mort, attend la mort du maître, il remet sa vie à plus tard. D'autant plus qu'il est déjà mort, de la mort qu'il souhaite au maître et dont il attend, à l'abri de son angoisse, qu'il meure pour vivre. Son travail d'analysant ne vaut rien, enveloppé qu'il est dans le renoncement à son désir que ce travail implique : « Dès lors il peut accepter de travailler pour le maître et de renoncer à la jouissance entre-temps ; et, dans l'incertitude du moment où arrivera la mort du maître, il attend. » <sup>76</sup>

---

72 Le texte le plus complet de Lacan sur cette question est dans « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, p. 312-316.

73 *Écrits*, p. 312.

74 Il y a, dans les *Écrits*, d'autres incidences de cette question qui ne sont pas explicitement rattachées au problème ici traité de la durée de la séance. Je m'en tiendrai à l'explicite. Sous réserve de reprendre ailleurs le débat dans une perspective différente.

75 *Écrits*, p. 313.

L'analyste, lui, n'attend pas. Coupant court à toute séduction, refusant ce cadeau empoisonné, il fait du temps la mesure de la valeur du travail : « Comment douter, dès lors, de l'effet de quelque dédain marqué par le (90) maître pour le produit d'un tel travail ? La résistance du sujet peut s'en trouver absolument déconcertée. »<sup>77</sup> Et Lacan de rappeler comment la technique des séances courtes a produit chez un sujet mâle l'accouchement « des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne ». <sup>78</sup>

La thérapeutique justifie les tempéraments et les courts-circuits. Pourquoi pas celui-là. Pour une part, seul l'analyste en est juge. Et il serait comique qu'à l'attente infructueuse et secrètement haineuse et angoissée du patient réponde chez l'analyste la même procrastination de l'interprétation qui recouvrirait, chez lui, une frénésie de travail qui confondrait le renoncement à la jouissance et la question de sa castration. L'analyste aurait alors son maître. Il y a dans une forme de travail de l'analyste rien moins que le refus de l'angoissante question de son désir. Freud a tranché, comme il a pu, en refusant de se laisser entraîner par l'Homme aux loups dans un oubli de son désir. Cet ultimatum a produit un travail, au prix d'un transfert inanalysé. Il n'est pas sûr que la question soit dépassée.

D'autant moins que le déclenchement de sa psychose<sup>79</sup> questionne sérieusement l'obsessionnalité de sa structure. Tout comme, peut-être, celle de symptômes obsessionnels qui recouvrent parfois des structures beaucoup plus narcissiques ou psychotiques, et des états de dépendance se manifestant par des transferts psychotiques qui requièrent d'autres références analytiques que la dialectique du maître et de l'esclave. Mais en effet, la neutralité analytique a ses limites, « ce non-agir a sa limite, ou bien il n'y aurait pas d'intervention : et pourquoi le rendre impossible en un point, ainsi privilégié ? »<sup>80</sup>

De quelle place l'analyste agit-il ? La réponse mérite de surprendre : l'analyste « reste avant tout le maître de la vérité dont ce discours est le (91) progrès. C'est lui, avant tout, qui en ponctue, avons nous dit, la dialectique. Et ici, il est appréhendé comme juge du prix de ce discours »<sup>81</sup>. Délivrée de son cadre horaire, l'analyse trouve son cadre

---

76 Ibidem, p. 314.

77 Ibidem, p. 315.

78 Ibidem.

79 « Aliénation paranoïde », écrit Lacan (*Écrits*, p, 311).

80 *Écrits*, p. 314.

ailleurs. Cadre non réellement formel, cadre variable, contenant autrement impératif : la dialectique de la cure. Le cadre analytique est la dialectique de l'analyse. Où est la règle commune à laquelle se plient analyste et analysant ? Dans le travail entrepris ; mais cette dialectique va nécessairement se nourrir de transfert et du lien symbolique, contrat qui ne se mesure plus au temps, A quoi alors ? Au transfert.

L'analyste devient un maître : maître de la vérité. Faut-il reculer devant ce terme ? La vérité n'a pas de maître. On commande au savoir, mais pas à la vérité<sup>82</sup>. L'analyste n'est pas marié avec la vérité. C'est elle qui attrape. Freud est mené par sa passion pour Diane ; nouvel Actéon, il est la proie des « chiens de ses pensées »<sup>83</sup>. L'analyste n'est pas un maître, le discours du maître est l'envers de la psychanalyse. Qu'est-ce qui impose ce terme ? Dans le texte que je cite, la référence est claire et double : la dialectique du maître et de l'esclave et le maître dans la tradition zen, beaucoup plus que le maître antique.

L'association est cependant surprenante – qu'a de commun l'analyste avec le maître hégélien ? – sauf si l'on oublie ce que justement Lacan rappelle ailleurs, à propos de la formation des analystes. L'analyste ne se forme pas au non-savoir, forme accomplie de la passion de l'ignorance, sans un ou des maîtres<sup>84</sup>. L'analyste est un maître puisqu'il enseigne<sup>85</sup>. Le (92)style de l'analyste est un style formateur. L'analyste peut être un maître ; mais quel maître peut se dire analyste ?

---

81 Ibidem, p. 313.

82 C'est la formule de l'impossible du discours psychanalytique : impossible que le savoir commande la vérité. Disjonction entre  $S_1$  (le refoulé) et  $S_2$  (ce que le sujet énonce).

83 *Écrits*, p. 412.

84 Ibidem, p. 359.

85 Est-il aussi un maître s'il n'enseigne pas ? On relira l'ouverture du *Séminaire 1* (1953-1954) Seuil, à la lumière de cette question : « *Le maître interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme, un coup de pied. C'est ainsi que procède dans la recherche du sens un maître bouddhiste, selon la technique zen. Il appartient aux élèves eux-mêmes de chercher la réponse à leurs propres questions. Le maître n'enseigne pas ex cathedra une science toute faite, il apporte la réponse quand les élèves sont sur le point de la trouver. Cet enseignement est un refus de tout système.* » (p. 7). On voit que les arguments frappants évoqués plus haut ne sont pas absents. Cela relève-t-il du court-circuit, du tempérament, de l'éternelle jeunesse de Dieu ou de la discipline du signifiant, comme on dit ? Il appartient aux élèves de trouver la réponse. On peut ajouter à la liste l'inénarrable « bâton du directeur » qui fit sa tâtonnante apparition en un temps. L'essentiel est que dans le mouvement de l'enseignement de Lacan, l'analyse et la maîtrise soient prises dans un jeu dialectique, permutation du discours, dont la vérité, tantôt objet, tantôt femme aimerait-on dire, règle le jeu. Mais l'analysant peut-il devenir un élève ou un disciple ?

Il est notable qu'il faille à Lacan produire ce signifiant pour fonder une pratique analytique.

L'instrumentalité du désir ne vient-elle pas remplacer celle de l'inconscient ? Et le désir, désespéré, d'avoir des élèves n'est-il pas antinomique de celui d'analyser ?

Le maître ponctue. La scansion de la séance, en fait sa suspension, est une « ponctuation de son progrès ». La *ponctuation* est le concept de l'action analytique. Ponctuation dans un texte associatif potentiellement sans fin et qui en fixe le sens, qui même le détermine : elle seule lève une forme d'ambiguïté qui ne peut demeurer. Le patient y trouverait son refuge et tous les échappatoires devant sa vérité. Enfin, elle rend le texte tout simplement *lisible* et lui enlève son caractère occulte, obscur, faussement magique et sacré. Elle est la lumière de la raison analytique <sup>86</sup>.

Pourtant, ce n'est pas aussi simple. La langue comporte une diversité de ponctuation qui permet de jouer sur de nombreux registres : comment spécifier la ponctuation ? Bien souvent il s'agit de souligner un signifiant, de le faire entendre et saillir. De plus, la référence au prix nul – si l'on peut dire – du travail de l'obsessionnel n'évoque pas une ponctuation, mais une suspension dont le dire serait : ça ne vaut rien. Enfin pourquoi tout cela ne pourrait-il se dire ? Surtout si la ponctuation doit être modulée. Pourquoi (93) l'acte doit-il remplacer la parole et n'y a-t-il pas dans l'uniformité de la suspension des séances courtes un désaveu de la parole et un ravalement du sens de l'interprétation ? Que cette pratique ait des effets ne prouve aujourd'hui plus rien : tant qu'on ne définit pas le travail de la cure. Toute pratique a des effets pour peu que quelqu'un s'y prête. Et si l'analysant se met subjectivement en position d'élève ou de disciple, il y a de fortes chances qu'il soit prêt à subir n'importe quoi ou presque. La violence de la suspension nourrissant sa propre haine délétère qui se nourrit elle-même du fantasme d'un maître dont la violence tient lieu de toute-puissance.

La psychanalyse est devenue, en effet, un lien social qui pousse les analysants à parfois subir ce que, sans le poids d'un discours, ils jugeraient inacceptable. Elle engendre ses propres dévots. Elle a sa part de responsabilité dans le développement des thérapies parallèles et corporelles. Seule une réflexion sur les conditions de sa rigueur et le prix

---

86 « C'est un fait qu'on constate bien dans la pratique des textes des écritures symboliques, qu'il s'agisse de la bible ou des canoniques chinois : l'absence de ponctuation y est une source d'ambiguïté, la ponctuation posée fixe le sens, son changement le renouvelle ou le bouleverse, et, fautive, elle équivaut à l'altérer. » (*Écrits*, p. 3 13-3 14)

de ses orientations pourra éviter une perte du sens de sa propre pratique, et le risque de son enfermement dans un univers de maîtres et de disciples.

A faire le tour et le compte de ces raisons, qui adjoignent des motifs cliniques, des orientations théoriques, des voies de formation et des actes de jugement <sup>87</sup>, on ne peut en retrancher un choix. Choix de technique, choix de style, soit, pour la question de la suspension de la séance : le *désir de suspendre*. Désir de l'analyste <sup>88</sup> dont cet acte est l'effet. Qu'en est-il attendu ? Un effet, par des voies diverses, de révélation. Satori qui légitime la référence à la technique zen dont Lacan reconnaît la paternité : ce procédé « rejoint à la limite la technique qu'on désigne sous le nom de zen, et qui est appliquée comme moyen de révélation du sujet dans l'ascèse traditionnelle de certaines écoles extrême-orientales. » <sup>89</sup>

Moyen de révélation du sujet à lui-même et surtout à la vérité. Rien de (94) « scientifique » en cela, mais une technique qui provoque une illumination dans la recherche de la voie. Technique qui peut allier au coup de bâton, l'injure, le sarcasme ou la réponse énigmatique <sup>90</sup>. Elle a pour effet de déprendre le disciple d'une quête chosiste de la vérité et de dialectiser le rapport entre les mots et les choses. Elle est, dans son principe, symbolisation, elle repose sur le meurtre de la vérité comme chose, ou meurtre de la chose. Elle révèle le sujet dans l'illumination de la négation fondatrice du signifiant <sup>91</sup>.

---

87 « La Pensée moderne a montré que tout jugement est essentiellement un acte », (*Écrits*, p. 208).

88 Dimension essentielle, à condition de ne pas en faire une question de prestance ou de culot.

89 *Écrits*, p. 315.

90 Ainsi : un moine demande à Yun-men : « Qu'est-ce que le Bouddha ? » Men dit : « Bâton merdeux. »

91 On se reportera à l'un des Koan zen les plus célèbres, diversement commenté selon les maîtres : « Un moine demande à Tchao-Tcheou : "Quel est le sens de la venue en Chine du premier Patriarche ?" Tcheou dit : "Le cyprès dans le jardin." » La réponse à une question sur l'essence de la doctrine est que la réponse est partout. Comme le dit un des commentaires (celui du maître chinois Wou-men) : « Aux yeux du maître zen il n'y a rien qui ne soit zen ; même s'il cherchait quelque chose qui n'en est pas, il ne pourrait le trouver. C'est pourquoi Tcheou a choisi "le cyprès dans le jardin" comme réponse zen. Toutes les choses aperçues avec les yeux sont l'Éveil. Je lève le pied, là existe le sable de la voie. » On jugera de la valeur et de la possibilité de traduire : « Le signifiant est partout ». De faire du signifiant un absolu, au même titre que la voie, ce qui fonde l'effet de séance ultracourte : il n'y a pas de chemin privilégié d'accès à l'inconscient. L'effet est garanti : au prix de l'absolu du signifiant. Et à condition que le maître ne pense pas avoir trouvé la voie :

## La visée du style : le sujet

Ici se dévoile la visée du style : le Sujet. A considérer ces questions techniques et la position de Lacan, ce qui est visé apparaît clairement. Presque à chaque fois, dans chacun des exemples, dans chacune des voies qui traversent cette question, toujours ressurgit le sujet. Soit l'analyste, désubjectivé, robotisé, réduit à un fonctionnaire qui affirme son désir contre son absence et sa neutralité. Soit l'analysant qui est convié, suscité, provoqué et poussé à être le sujet de son dire, le sujet de sa parole, le sujet de son discours. Sujet non pas évanouissant, mais qui s'absente, s'annule, (95)part et qui est rappelé, réveillé et interpellé.

C'est en effet une constante de la difficulté de l'analyse. Elle est tellement réelle qu'elle a le don d'exaspérer les analystes et de les mener presque à coup sûr au passage à l'acte. Freud l'a écrit avec la plus grande honnêteté. Que dit-il de l'Homme aux loups, au moment où l'analyse piétine ? « Le patient dont je m'occupe ici resta longtemps retranché derrière une attitude de non-participation docile. Il écoutait, comprenait et ne se laissait approcher en rien. »<sup>92</sup> Ne sent-on pas percer une certaine irritation, voire une impatience mal contenue et à la limite du supportable, derrière ces constatations cliniques ? Le patient ne veut pas participer et dès les premières améliorations : « Il cessa immédiatement le travail pour prévenir d'autres changements et se maintenir confortablement dans la situation produite. »<sup>93</sup>

Ce confort n'est pas du goût de Freud. Il veut le pousser à une existence autonome, que le patient refuse, en tout cas dans l'immédiat, pour faire avancer l'analyse. Cette lutte se conclut dans une épreuve de force. L'analyste pose un ultimatum : le traitement sera terminé à telle date. Que se passe-t-il ? « Le patient crut enfin à mon sérieux », écrit Freud. Se moquait-il de lui précédemment ? En tout cas l'effet sur le changement de l'analyse est radical. Tout le matériel nécessaire à la levée des inhibitions et à l'analyse des symptômes est livré sans résistance. « Le malade donnait l'impression d'une lucidité qui n'est habituellement accessible que dans l'hypnose. »<sup>94</sup> Le prix de l'analyse est la réintroduction de l'hypnose : transfert psychotique inanalysé !

Curieusement, mais cette coïncidence est plutôt éclairante : elle

---

il exposerait le disciple aux mésaventures de Tintin dans *Le lotus bleu*.

92 M. GARDINER, textes réunis et présentés par, *L'Homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Gallimard, p. 175.

93 Ibidem, p. 175.

94 Ibidem, p. 176.



illumine un point pivot de l'analyse. Les mêmes remarques viennent sous la plume de Freud dans un autre cas célèbre : celui de la jeune fille (96) homosexuelle<sup>95</sup>. Les préliminaires passés, l'analyse se bloque. Freud le note avec une précision et un humour évident où perce une non moins évidente exaspération. Il n'en peut plus. « L'analyse se déroula pour ainsi dire sans le moindre indice de résistance : l'analysée était très coopérante du point de vue intellectuel, mais sans se départir de sa tranquillité d'âme. Un jour que je lui expliquai un point de théorie particulièrement important et qui la concernait de près, elle me fit cette répartie sur un ton inimitable : "Ah ! mais c'est très intéressant" – telle une dame du monde que l'on promène dans un musée et qui considère avec son face-à-main des objets qui lui sont parfaitement indifférents. »<sup>96</sup>

Visiblement, Freud n'est pas très satisfait d'être pris lui-même pour une pièce de musée. Il est tout à fait conscient qu'elle ne le prend apparemment pas très au sérieux. L'indifférence lui convient mal. Il veut un transfert, mais pas n'importe lequel ! Et c'est encore l'hypnose qui vient donner la raison, inverse cette fois-ci, de la difficulté. « Son analyse faisait un peu l'impression d'un traitement hypnotique, où la résistance se replie de la même façon jusqu'à une frontière indéterminée, au-delà de laquelle elle s'avère ensuite invincible. »<sup>97</sup> Et qui dira que l'analyse n'est pas parfois un combat ! Cette constatation faite, il n'y tient plus. Il passe à l'acte et l'adresse à une femme médecin. Que les femmes se débrouillent entre elles !

Qui ne voit qu'à chaque fois, Freud bute sur la présence du sujet à son dire et son implication profonde dans son analyse ? La non-participation au travail<sup>98</sup> de la cure fait chercher le sujet ailleurs : où est-il ? Il est passé (97) dans la résistance, dans le confort du symptôme, dans la haine du père et l'amour pour la dame, bref, il n'est pas là. L'hypnose resurgit, un pan du patient a cédé, s'est livré, mais l'autre, celui que Freud jugeait assez essentiel pour refuser la violence de l'hypnose et choisir l'analyse, n'est plus là. Le choix de l'analyse, c'est

---

95 S. FREUD, « Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine », in *Névrose, Psychose et Perversion*, P.U.F.

96 Ibidem, p. 262.

97 Ibidem, p. 262.

98 Le travail de l'analyste est une question essentielle. Il est dialectique, ce n'est ni une idylle où les inconscients s'échangent, ni une guerre. On ne peut le penser sans y inclure la dimension persécutante d'un analyste qui comprend tout et colonise l'analysant de ses projections interprétatives. Il inclut nécessairement la dimension subjective du malentendu.

l'appui sur la résistance, et non son refus. Ces situations recréent pour Freud une sorte de scène primitive de l'invention de la psychanalyse. Scène originaire : faut-il choisir le savoir sous hypnose ou le sujet au prix de ne pas tout savoir ?

En tout cas, Freud n'hésite pas, il agit. Les analystes connaissent de semblables situations d'impasse qui exigent du choix et de l'invention. Un choix sans doute où tout ne peut être sauvé, et où l'analyse a à être réinventée. L'agir analytique et la suspension de la séance peuvent y avoir une autre portée<sup>99</sup> : celle de créer un nouvel espace possible et, comme dans l'effet du zen, de ressusciter le sujet ; où est-il dans cette impasse ? D'autant plus qu'il ne peut, sans doute, en sortir seul, enfermé qu'il est dans la répétition d'une impasse – peut-être logique – et que seul l'analyste doit s'en déprendre pour en sortir par un dire. Mais que l'acte ne fasse pas illusion. Les exemples de Freud ne sont pas des gestes, ni des coups. Ce sont des choix dont il a lui-même tellement tenu à témoigner que nous pouvons en parler grâce à lui. Ils se sont marqués par des paroles et des interprétations. Le passage à l'acte que l'on peut et doit juger, avec toutefois la modestie qui s'impose, est un enseignement. Il peut éclairer sur d'autres passages à l'acte plus évidents ou moins visibles parce que perpétuels. Il ne se définit qu'en référence à un cadre de travail, qui était, on le sait, immuable.

La ponctuation de la séance fixe le sens du dire. La suspension – répétition ou marque de ponctuation – fait émerger le sujet. Technique zen ou passage à l'acte, sa visée est claire : *la saisie du sujet*. Elle est dominée par la (98)tentative<sup>100</sup> de saisir, et non d'objectiver, le sujet de l'inconscient. L'inconscient émerge dans une coupure, il se produit dans des phénomènes d'achoppement, de défaillance et de fêlure. Il n'est pas donné.

Il apparaît comme un dire qui tente de se réaliser. L'exploration freudienne de l'inconscient se présente comme une trouvaille. Trouvaille de l'inconscient qui innove, se dit malgré la censure et « pense » là où ça ne devrait pas penser<sup>101</sup>. Il se manifeste dans la surprise : le sujet, dépassé, s'aperçoit en savoir plus et moins qu'il ne pensait. Mais l'ouverture de l'inconscient s'accompagne de sa fermeture. Ce qui s'est

---

99 Il est essentiel de considérer que l'analyse peut aboutir à des impasses où se trouve pris l'analyste. Il ne faudrait pas que l'immuable de la technique prive l'analyste de toute issue. Cela, sans chercher à le légitimer, ce qui n'est pas la question, éclaire un aspect de la sortie de la neutralité. A condition, cela va de soi, que ce qui est l'exception ne soit pas la règle.

100 Mais combien de fois cela peut-il se répéter au cours d'une analyse ? La question est là.

101 Toute la *Psychopathologie de la vie quotidienne* en témoigne.

donné et s'est fait désirer se dérobe, impossible à saisir.

L'interprétation doit s'égaliser à cette scansion, ce *battement*, dit Lacan. Freud critique le contretemps d'une interprétation qui, même et surtout si elle est vraie, peut aboutir à l'effet inverse de celui attendu si elle est faite à un mauvais moment<sup>102</sup>. Cela ne peut qu'engendrer, en accord avec et peut-être aussi par amour de l'inconscient, la quête du bon moment, quête du bonheur, quête d'un mythique point de rencontre où se saisit enfin ce qui, par nature, se dérobe : « Pour me laisser aller à quelque métaphore, Eurydice deux fois perdue, telle est l'image la plus sensible que nous puissions donner, dans le mythe de ce qu'est le rapport de l'Orphée analyste à l'inconscient. »<sup>103</sup>

Le moment de la suspension peut être celui de la saisie, et de l'index, du sujet dans l'affirmation de son émergence comme sujet, divisé, d'un inconscient, perdu, dont seul l'objet a pu symboliser le reste. L'analyste se prend alors à la recherche de l'insaisissable. La psychanalyse, dont le style (99) se réclame de celui de Lacan, est animée de l'amour de ce qui jamais deux fois ne se répète. Amour de l'instant, amour de l'éternelle jeunesse du présent du dire. Affirmation du « cyprès dans la cour », vérité proche, saisissable, à portée de main, de vue. Mais déjà, c'était trop tard. Le cyprès n'est pas l'image, il n'est plus que le souvenir de ce qu'il n'était pas encore. Amour du geste et de l'acte, qui, plus que de souligner le dire, le marque de la splendeur fugace, mais durable, qui illumine cette fois-là, ce moment-là, d'un éclat unique<sup>104</sup>.

Ainsi, cette saisie de l'instant peut inaugurer, dans un temps paradoxal, un après-coup qui n'existe que de cette préalable affirmation. Il y a de ce point de vue, nous y reviendrons, une esthétique de l'interprétation, qui, du mot d'esprit au rire, de l'énigme au geste, enveloppe pour Lacan le tragique et le destin, l'avenir et le passé du bonheur présent, d'un éclair malin<sup>105</sup>.

Cette saisie du sujet de l'inconscient, impossible rencontre que seul

---

102 L'analyste intervenant « trop tôt », « se discréditerait en discréditant la psychanalyse. En outre, qu'on ait ou non deviné juste et surtout, dirais-je même, dans le cas d'interprétations exactes, il provoquerait la plus vive résistance », S. FREUD, *La technique psychanalytique*, P.U.F., p. 100.

103 J. LACAN, *Séminaire XI*, p. 27.

104 « L'amour » rappelait Lacan, citant Paul Eluard, « est un caillou riant sous le soleil. »

105 Plus qu'au personnage de Lacan, qui me semble ici hors de propos, ces éclats peu différents du rire des maîtres zen renvoient à une position subjective d'un autre ordre. Il va de soi que ce n'est qu'un des aspects d'un style qui n'existe qu'à sa diversité et perd toute vie à se caricaturer dans une de ses facettes.

le rire, peut-être partagé, peut sceller dans l'instant de son surgissement, à une face plus noire. Si l'humour est la politesse du désespoir, ce rire peut ne retentir que dans le vide de l'impuissance. Le comique est désespéré, son compagnon est aussi bien le cynisme du maître que la fraternité de l'amitié.

### **L'interprétation, au-delà de la signification**

La relation du sujet au signifiant est, en effet, une relation d'assujettissement. L'analyse doit-elle y conduire ? C'est une des voies de l'analyse lacanienne. Encore faut-il savoir l'emprunter. Les indications de Lacan sont, comme souvent, très claires. Quand il reprend, dans le séminaire XI, (100) la célèbre analyse de Serge Leclaire qui bute à propos du *rêve à la licorne*<sup>106</sup> sur une séquence signifiante irréductible : Poordjeli, il s'interroge sur ce qui fait naturellement question pour tous : est-ce là le fin du fin, le terme de l'analyse ? Il définit les rapports du sens et du non-sens dans l'analyse. « L'interprétation, écrit-il, est une signification (...) Elle a pour effet de faire surgir un signifiant irréductible. »<sup>107</sup> Mais elle n'est pas n'importe quoi, et inversement n'importe quoi n'est pas une interprétation. Elle n'est pas non plus non-sens, pur mot d'esprit<sup>108</sup> ; le non-sens surgit d'elle, en est l'effet et d'une façon bien singulière.

« L'interprétation n'est pas ouverte à tous les sens. Elle n'est point n'importe laquelle. » La polysémie du signifiant n'implique pas la polysémie de l'interprétation. « Elle est une interprétation significative, et qui ne doit pas être manquée. » Dimension essentielle du temps. « Cela n'empêche pas que ce n'est pas cette signification qui est, pour l'avènement du sujet, essentiel. Ce qui est essentiel, c'est qu'il voie, au-

---

106 S. LECLAIRE, *Psychanalyser*, Seuil, 1968, p. 119.

107 J. LACAN, *Séminaire XI*, p. 226.

108 Il est parfois surprenant de voir des analystes oublier à ce point leur enfance pour ne pas voir la haine et la destruction que peut potentiellement contenir tout jeu de mots sur le signifiant. C'est même bien souvent la raison de l'ensemble des moqueries qui transforment le nom propre en un ou des noms communs, éclatés, à la plus grande douleur d'un enfant qui y voit bien son propre assassinat. L'usage continu des jeux de mots dans la cure met en jeu, chez les analystes, la même haine vis-à-vis du dire de l'analysant que celle des enfants moqueurs vis-à-vis d'un des leurs. D'autant plus que cette haine produit toujours son effet : le rire. L'analyste qui rit peut y voir une complicité et se réjouir de l'effet de sa trouvaille. Il ne voit pas qu'il ne laisse au patient que le rire à partager ; encore heureux, en effet, faute de quoi il se trouverait face à face avec une haine insupportable. A propos du rire, en plus du mot d'esprit, les analystes pourraient se reporter à L'homme qui rit. Ils y verraient un Hugo surréaliste qui pourrait leur montrer de quoi le rire peut être le masque.

dela de cette signification, à quel signifiant-non-sens, irréductible, traumatique – il est, comme sujet assujetti. »<sup>109</sup>

Ce texte lie l'effet de l'interprétation à l'avènement du sujet. Freud (101) n'aurait sûrement pas employé une expression semblable. Elle montre bien une fin, ici explicite, de l'analyse. Mais le sujet n'advient que dans la vision de son assujettissement à un signifiant. Non au réel, mais à un signifiant. L'irréductibilité de ce signifiant, « non-sens », ne se dégage que parce que l'interprétation, elle, a un sens : elle est significative. Mais l'effet de l'assujettissement du sujet est la perte du sujet. Il n'existe que dans son dire, dans l'acte, peut-être de dire, mais comme sujet : il est perdu. Lacan interprète ainsi le rêve de l'Homme aux loups. Son point traumatique, son ombilic, est le regard des loups sur l'arbre. Il est représentant, ce regard, de la perte du sujet. « Leur regard fasciné, c'est le sujet lui-même. »<sup>110</sup>

Comment une analyse peut-elle conduire l'avènement du sujet à la vision de son assujettissement et du représentant de sa perte ? Comment peut-elle lier, sans asservissement, l'affirmation du sujet de l'inconscient et son effet libérateur, libération du désir, et en même temps la révélation de l'assujettissement non à la signification, mais au non-sens signifiant et à l'objet (ici le regard) qui le symbolise ? On conçoit que la voie soit étroite ; sur une mince et fragile ligne de crêtes entre les deux abîmes de l'assujettissement sans liberté et de la perte sans désir.

Encore faut-il que l'analyste ne se prenne pas pour le réel et ne s'identifie pas au non-sens signifiant, c'est-à-dire n'ait pas à ce point vidé lui-même sa fonction de toute signification et de tout désir qu'il n'offre à l'analysant que le néant de son cynisme et le signifiant de sa sûreté dans le non-sens. Encore faudrait-il aussi que l'analyste n'identifie pas ses analysants à des croyants dont la crédulité serait à exploiter avant de l'analyser, sûr qu'il est, lui, de ne plus y croire. Encore faudrait-il enfin que l'avènement du sujet ne s'identifie pas à l'entrée dans un monde de petits maîtres et de malins, où l'esprit fort fait figure d'intelligence, et où l'athéisme, bien connu d'un certain haut clergé, comme Lacan aimait à le rappeler, soit une sorte de passeport pour la cléricature analytique. Lacan est là-dessus sans ambiguïté : « Le psychanalyste ne veut pas croire à (102) l'inconscient pour se recruter. Où irait-il, s'il s'apercevait qu'il y croit à se recruter de semblant d'y croire. »<sup>111</sup>

---

109 J. LACAN, *Séminaire XI*, p. 226.

110 J. LACAN, *Livre XI*, Seuil, p. 227.

111 J. LACAN, *Scilicet*, 2/3, p. 29. Cela donne une autre dimension à la question de la passe.

Sinon l'assujettissement n'a plus aucune dimension subjective. Il est pur assujettissement au signifiant maître. L'analyste devient un maître et la servitude devient le prélude de la maîtrise. La perte du sujet n'est plus la révélation de l'origine du désir, de sa cause perdue, mais le prélude, dans un transfert sans fin, au sacrifice de son désir.

Lacan, on le voit, refuse la confusion entre ce point ultime que désigne le non-sens signifiant, et l'interprétation qui, elle, doit être orientée et significative. L'analyste parle et interprète. C'est de là que peut surgir la question du non-sens. S'il ne le fait pas, s'il reste silencieux ou s'identifie au non-sens, si l'interprétation significative prend la place du signifiant, c'est elle qui devient non-sens et le signifiant qui devient le sens absolu. Le maître n'a plus qu'à occuper la place.

On me permettra de faire à ce propos une incidente dont l'importance me paraît devoir excuser la trop grande actualité. Mais la question est trop grave. La lettre par laquelle Lacan a annoncé la dissolution de l'École Freudienne<sup>112</sup> comportait, entre autres, cette phrase : « Le sens est toujours religieux. »

Or cette phrase, telle quelle, est absurde. Sauf si l'on s'enferme dans une scolastique analytique à laquelle Lacan avait pourtant tenté de faire échapper la psychanalyse. On n'est alors pas en peine de lui trouver des justifications possibles, qui existent d'ailleurs. Je n'ai nulle objection à ce qu'on lui (103) trouve un sens, puisque c'est le premier signe de son absurdité, elle contraint le lecteur à s'y soumettre... sans lui donner d'autre sens que sa soumission et à se livrer au fantastique travail du signifiant<sup>113</sup>. S'il y trouve un sens, ce qui est mon cas, sens que je qualifie d'absurde, il doit assumer le religieux. A défaut, je veux bien assumer la croyance en l'inconscient<sup>114</sup>.

Elle n'a de sens que politique, elle signifie : faites ce que je vous demande. Elle érige, assez typiquement, celui qui la profère en signifiant-maître, lui-même non-sens, maître des significations, sinon de la vérité. Elle est, eu égard à la pratique de l'analyse et à la question que nous débattons, un scandale. Le religieux, le texte sacré, c'est celui qui

---

112 Dissolution nécessaire, comme l'a amplement montré la suite des événements.

113 Il serait peut-être bon que les analystes, moi y compris, soient plus exigeants sur l'usage des termes qu'ils emploient. Ainsi de la formule « travail du signifiant ».

114 Cette phrase est du type des paradoxes logiques qui présupposent une réponse si l'interlocuteur y répond, comme il est sommé de le faire, par oui ou par non. Ainsi à la question : « Avez-vous cessé de battre votre femme ? » il est impossible de répondre par oui ou par non sans avouer qu'on l'a battue. Le Koan zen offre une solution plus efficace et élégante à ce type de question, qu'on se rapporte au bâton merdeux de tout à l'heure.

n'a aucune ponctuation : ouvert à tous les sens et préservant son ambiguïté. L'analyste ponctue, donne et constitue du sens, sans faire de celui-ci un absolu, mais en faisant de son interprétation la condition de la production du non-sens signifiant. En fait, comme beaucoup d'énoncés et conformément à ce que Freud a excellemment montré dans *l'Interprétation des rêves*, cette phrase est un vœu. Elle n'affirme pas, elle prescrit et s'adressant au lecteur elle lui dit : n'interprétez pas, ne cherchez pas à comprendre. Bref, ne soyez pas analystes. Taisez-vous et servez-vous de vos oreilles pour ne pas entendre. On jugera si ce vœu a été entendu.

### **L'acte et la parole**

Pour conclure, je pense avoir montré comment le style de Lacan, le style de sa pratique, engage une question qui n'est pas tant technique, qu'éthique. Le style se lie ici, et en fait constitue l'affirmation, dans une pratique, de l'inconscient. C'est à quoi on rapportera la variation de la durée de la séance et la valeur de sa suspension. Dans sa vérité comme dans ses excès.

Il appartient à Lacan d'avoir, plus que Freud, fait saillir parfois jusqu'à l'excès, l'impossible de l'analyse. Ses formulations, assumées comme sa (104)pratique, ne permettent de s'orienter qu'à partir d'un travail analytique. Il est en effet nécessaire d'y faire retour et de l'interpréter, pour une part, comme il le fit lui-même avec Freud. S'il affirmait son oeuvre rebelle à la thèse et à l'Université, c'est qu'il savait bien que ses dires et écrits n'étaient pas séparables de l'analyse, et d'abord de la sienne, qui en produit la nécessité. Faute de quoi « le maître de la vérité » n'est plus un analyste, mais un maître qui érige son désir en absolu et fait désirer – jouissance de l'esclave – sans analyse.

Il reste que cette pratique n'a pas à être imitée. Elle a à être reprise. Chaque analyste étant plus soucieux de constituer son style que de nourrir sa maîtrise de celui d'un autre. Il n'y a pas d'héritage en ce domaine, pas plus qu'en d'autres, en art ou en science, les filiations sont toujours protestées, et seul un écrivain ou un savant peut se dire le fils d'un autre.

Il est cependant clair que l'une des dominantes du chemin lacanien est la pensée de l'acte. L'analyste n'agit pas, mais l'analyse est bordée par l'acte, la parole ni le jugement ne s'excluant de l'acte. La forclusion est elle-même l'effet d'un acte. La question est : un acte de qui ? La neutralité aussi est un acte et le non-agir peut aussi être la réponse de Pilate. A la vérité qui parle, il répond : qu'est-ce que la vérité ? et s'en lave les mains.

Cette toilette ne peut convenir à des analystes. Il n'est pas étonnant que Lacan n'ait pu contribuer à faire revivre l'analyse en France sans faire de son enseignement un acte.

Mais entre le maître et l'analyste, on doit se demander qui agit. Dire que c'est l'inconscient n'est pas suffisant. Car les analystes sont encore moins pardonnables que d'autres, « en ce champ », disait Lacan, « l'erreur de bonne foi est de toutes la moins pardonnable ». Aussi y aurait-il une erreur à oublier la leçon de Freud.

Les guerriers japonais pensaient que les actes sont plus vrais que les paroles. Une parole peut mentir, elle peut être fausse ou incomplète, elle ne saurait être à elle-même sa propre fin. L'acte lui, ne ment pas, il possède et montre une vérité qui n'appartient plus à la parole. Seul l'acte est vrai et (103) peut dire ce que la parole est impuissante à faire entendre<sup>115</sup>. C'est l'origine des différentes formes de mort volontaire : suicide de remontrance en mort de guerrier qui peut seulement ainsi sauver son identité à lui-même. Erre entendu et être cru. La fidélité devient une valeur plus grande que la vérité, il n'y a plus de jeu, ni d'espace dialectique de négation dans cette éthique : la passion de la réussite, une logique de l'affirmation et une interprétation du langage, font de l'acte sa propre fin.

Si l'acte est plus vrai que la parole, cela signifie qu'on néglige l'intention au profit de l'acte. Celui-ci est coupé de son origine. C'est la négation de l'inconscient, si l'acte parle seul. Il recouvre alors le désespoir devant la parole. La parole peut mentir mais l'acte est vrai. C'est une logique de la fidélité dont le prix est l'inconscient.

Il n'est pas sûr que Lacan y ait échappé. A certains moments, son désir de fidélité était plus grand que son amour de la vérité. Alors, et ce ne peut que se produire si l'analyste se prend d'une fascination pour l'acte et la coupure, l'acte devient la splendeur du vrai. Il est ce qui rend vraie une parole dont on n'attend plus rien. Dans son éclat répétitif, il illumine le présent sans cette autre temporalité : l'histoire. L'acte devient une fin en soi.

Quand l'idéal analytique du bien dire s'accompagne d'une fascination du bien agir et d'un narcissisme de l'acte, l'analyse bascule dans une esthétique blanche et glacée de la mort. Le beau retrouve sa fonction leurrante. A chercher la vérité de l'acte et sa réussite, rien ne retient plus cette autre vérité que Lacan notait dès 1953 : le seul acte réussi est le suicide. A trop vouloir réussir les actes, à vouloir ne pas échouer, on déchaîne la destruction.

---

115 On se reportera excellemment au livre de M. PINGUET, *La mort volontaire au Japon*, Gallimard, 1985.



Lacan a aussi su tempérer sa propre réussite. Il n'a pas craint de dire son échec. Il reste, qu'ayant voulu pour l'analyste une mesure qui ne soit pas celle du commun, il a soumis sa pratique à ce même hors-mesure. Heureusement, il n'a prétendu y engager que son désir. Ce qui est une (106) autre manière d'en être responsable. A chaque analyste de s'y employer. Cela demande du tact. Et au moins une mesure de ce qu'est la psychanalyse.